

Regards
sur l'histoire
de **La Seyne-sur-Mer**

Ville, sciences et arts
Témoins et acteurs

compte rendu du colloque
du 15 novembre 2008

n° 9

Remerciements

Nous remercions

Jean-Michel Boned, directeur du village de vacances de
CRE RATP pour son accueil amical,

les intervenants pour leur disponibilité,

les membres de l'association et les amis anonymes qui ont
participé à l'élaboration de la revue,

**Jacques Besson, Michel Breil, Jean-Marie Guillon, Guy Lodier,
Jean Passaglia, José et Paul Peiré et leurs épouses, la famille
de Pierredon.**

Revue publiée avec les concours suivants :



Ville de la Seyne-sur-Mer



Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur

Sommaire

- Yolande Le Gallo,** p. 4
Editorial
Ville, sciences et arts : témoins et acteurs
- Alfred Guglielmi,** p. 5
Association Histoire et Patrimoine seynois
Alex Peiré (1901-1974), un créateur aux multiples talents
- Michèle Perrin,** p. 9
Architecte urbaniste
Le centre ancien de La Seyne : des hameaux six-fournaïs aux réhabilitations de la ville des XVIIe et XVIIIe siècles
- Katia Kovacic, Bat Sheva Papillon,** p.15
Documentaristes sonores
Paroles de femmes, mémoire des chantiers
- Gérard Brichon,** p. 20
Directeur de l'Institut Michel Pacha
L'Institut Michel Pacha : une station maritime à La Seyne-sur-Mer
- Dominique Sampiéri,** p. 28
Ecrivain, historien
Quand ce n'est pas à Dieu, c'est au diable que tu parles
Gilbert Louage, un artiste hors normes
- Bibliographie** p. 35

Ville, sciences et arts : témoins et acteurs



Dessin d'Alex Peiré

Le 9e colloque annuel a mis en exergue des aspects du patrimoine seynois dont **Alex Peiré** a été l'un des premiers défenseurs. Cet homme de culture aux talents multiples, comme le montre **Alfred Guglielmi**, a contribué à créer le premier musée seynois au fort Balaguier.

En même temps il modernise et aère la ville lorsqu'il creuse l'émissaire commun et ouvre des voies d'accès vers les nouveaux quartiers.

Le quartier le plus ancien, le centre ville, celui des XVIIe et XVIIIe siècles, grouillait alors de vie, de rencontres, d'échanges, il se suffisait à lui-même. La fin de l'activité industrielle fait prendre conscience de l'intérêt patrimonial de cette partie de la ville.

Sa réhabilitation depuis 20 ans, sous la responsabilité de **Michèle Perrin**, met à jour des espaces remarquables que l'on ne regardait plus. Gageons que l'œuvre achevée redonnera à ce centre ancien une vie nouvelle. Cette vie nous est racontée par les femmes que **Katia Kovacic** et **Bat Sheva Papillon** ont interviewées. Travailleuses, femmes, filles, sœurs des hommes des chantiers navals, elles racontent le bonheur et la souffrance, la fierté et l'humiliation, l'aisance et la pauvreté, la

solidarité et l'individualisme. Elles portent en elles la vie de La Seyne industrielle féconde et créatrice, dure et quelquefois meurtrière.

De l'autre côté de la colline du Fort Caire, du côté de La Seyne balnéaire, dans le quartier sud de la ville, un fleuron scientifique du patrimoine seynois, l'Institut Michel Pacha, vient de fermer ses portes. C'est un rude coup porté à cette institution installée dans un bâtiment au décor oriental et à la vocation scientifique voulue par Michel Pacha. **Gérard Brichon**, directeur de l'Institut, a décrit les conditions de la création de la station maritime et présenté la spécificité des recherches de physiologie marine jusqu'à la seconde guerre mondiale. Espérons que ce centre de recherche ouvert sur le monde et sur des recherches de pointe retrouve rapidement une vocation scientifique.

Ce 9e colloque s'achevait sur le beau texte de **Dominique Sampiéri** présentant Gilbert Louage et son œuvre éclectique. Cet artiste tourmenté, ce mystique imprégné de littérature, passionné de théâtre, peintre, illustrateur, tapissier, mérite une reconnaissance à la dimension du caractère original de sa création.



Alex Peiré (1901 - 1974)

Un créateur aux multiples talents

« A travers sa vie artistique et culturelle, c'est le patrimoine seynois qu'il a considérablement enrichi. Ecrivain, poète, peintre, photographe, musicien, Alex Peiré manifestait toujours un grand intérêt à tous les sentiments généreux anoblissant ainsi l'homme qui a consacré sa vie, son travail, au service de sa ville et de sa population. » Jean Ravoux, OMCA, *Etraves*, 1974

Pour de nombreux Seynois, le nom d'Alex Peiré est indissociablement lié à la réalisation de l'émissaire commun. Homme discret, aux mille facettes, il menait avec réussite plusieurs chantiers en même temps. Tout au long de sa vie il a été géomètre, homme politique, homme de culture.

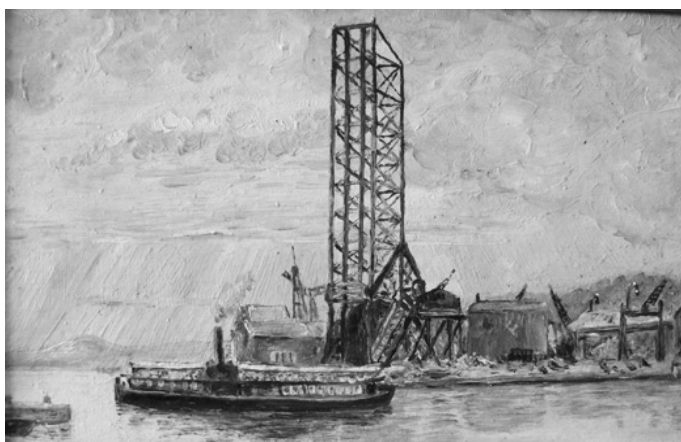
La Seyne de 1901, au moment où naît Alex Peiré, ressemble à un gros bourg blotti au fond de la rade avec comme appendice les Forges et Chantiers de la Méditerranée. Elle a presque la même taille lorsqu'il en devient l'un des élus en 1947. L'historien Marius Autran, son cadet de dix ans, dit qu'à cette époque la ville n'allait guère plus loin que le boulevard du 4 Septembre, le haut de l'avenue Henri Pétin, la place Galilée, la place Séverine, la rue Isnard, la poste et le quai Gabriel Péri. Alex Peiré, Alexandre de son vrai prénom, naît le 17 mars 1901 au 41 de la rue Berny, rue qui est tout au long de sa vie un point de passage obligé. Ses grands-parents sont des Seynois. Son père est chef du bureau des dessinateurs aux FCM, sa mère élève cinq enfants. C'est un Seynois de souche qui connaît bien sa ville et qui l'aime. Il va à l'école primaire et secondaire Martini où il est bon élève en mathématiques et en dessin. Il reçoit son diplôme de géomètre à l'Ecole des Travaux publics de Marseille. Son passe-temps préféré reste la peinture.

Un jeune peintre, poète et écrivain

Dans un tableau peint en 1920, montrant le pont levant un an après sa construction, nous rencontrons le peintre sur toile et en même temps l'histoire de La Seyne. Sévère avec ce tableau qu'il ne trouve pas parfait, il ne le signe pas. Il est exigeant avec lui-même comme il le sera toute sa vie. Il crée avec d'autres jeunes peintres « Le Salon des tout petits » - salon réservé aux peintres dits amateurs - où il expose ses oeuvres jusqu'en 1928.

Poète et écrivain

Alex Peiré est un poète : son poème « La vie » est publié dans le numéro 4 de la revue de l'Académie Pro Arte, dont il a créé l'antenne toulonnaise en 1925; très active avant la Seconde Guerre mondiale, elle le récompense pour son roman « Les nouveaux misérables », ouvrage introuvable aujourd'hui. Il en écrit un second, « Le pardon ».



Le pont levant, huile sur toile

A ses moments perdus il participe à la rédaction de l'hebdomadaire critique en littérature Les Coulisses. On le reconnaît pour sa plume et son sens aigu de la critique.

Un notable à Mougins

En 1929, il a 28 ans ; il s'installe avec sa famille et ses deux enfants Paul et José, à Mougins dans les Alpes-Maritimes. C'est une ville que fréquentent beaucoup d'artistes (Picabia, Picasso, Eluard, Cocteau, Fernand Léger, Man Ray) fuyant l'embourgeoisement de la Côte d'Azur toute proche. Peiré y fonde sa propre société où il exerce des fonctions de géomètre, architecte, entrepreneur. Et il continue à peindre (il expose à Cannes, Nice, dans les mêmes galeries que Dunoyer de Segonzac, Picabia et Picasso). L'architecte Alex Peiré reçoit des commandes importantes dont celle de la famille Burton, une riche famille britannique pour qui Peiré va construire une somptueuse demeure avec piscine encore visible aujourd'hui. Il construit à Saint-Basile, au Golf et jusqu'à Grasse où sa renommée le précède. Il trouve toujours le temps de peindre, d'écrire, de photographier, d'écouter de la musique et il note tout sur ses agendas.

A Mougins, grâce à sa notoriété, il est tout naturellement élu au conseil municipal de la ville. Il devient le 1er adjoint au maire, le docteur Lavabre, puis adjoint dans la municipalité Sauvare. Il y acquiert une solide expérience d'élu dont le conseil municipal de La Seyne profitera.

La guerre et le résistant

1939, le bruit de bottes puis la guerre mettent fin à son entreprise de Mougins. C'est le retour à La Seyne. Il s'installe 41 rue Berny où il fonde son atelier de photographie « Art Photo ».

Il est incorporé à Saint-Vallier dans la Drôme, à la réquisition des chevaux, puis comme affecté spécial à l'arsenal maritime de Toulon où il fait la connaissance de l'ingénieur Gaston Havard. Avec son collègue, il est volontaire pour rejoindre l'Afrique du Nord. Ils partent à bord de la Colombie, un croiseur auxiliaire, pour Oran qu'ils rejoignent juste avant l'attaque britannique de Mers El Kebir. C'est le retour à La Seyne. Très vite cet homme républicain et laïque convaincu entre en résistance face à l'occupant et à ses complices collaborateurs. Il avait depuis longtemps fait siennes les valeurs de la franc-maçonnerie où il a noué de fortes amitiés (avec Pierre Fraysse entre autres).

Dès l'été 1940, Gaston Havard fonde le réseau F2 et se met en rapport avec Alex Peiré et Franck Arnal. Dans son atelier de photographe, la nuit, Alex Peiré reproduit les documents subtilisés qu'on lui apporte pour quelques heures. Il travaille aussi à l'organisation des réseaux Libération. Il a pour nom de code Oxo. C'est dans un puits de l'émissaire (certainement celui des Moulières) qu'il reçoit l'un de ses correspondants du groupe Tartane. Léon descend dans le puits pour y rencontrer Alex Peiré (Philippe Gassot alias Léon cite cette rencontre dans son ouvrage « Ici Londres, Melpomène se parfume au camphre »). Ses activités de résistant lui valent de recevoir la croix de combattant volontaire de la Résistance et il fait naturellement partie du comité local de Libération avec ses amis le docteur Sauvet, Paul Pratali, Pierre Fraysse, Léon Mary, Etienne Peyre. Ensemble ils administrent la ville jusqu'aux élections municipales de 1947.

L'aventure de l'émissaire commun

Avant la Seconde Guerre mondiale, La Seyne, Toulon et les communes avoisinantes, pour en finir avec le



Parmi les élus, trois grands résistants en tête du cortège de la journée de la Déportation, Toussaint Merle, Alex Peiré, Josette Vincent (1967)

«torpilleur», c'est-à-dire la collecte matinale des déjections de la nuit, envisagent de se doter d'un réseau d'assainissement dont on ne sait pas où ni comment il doit déboucher. En attendant, chaque commune répand les effluents où elle le peut. Toulon et La Seyne les déversent dans la rade ou pour La Seyne comme engrais dans les champs du quartier Berthe et de ses riches terres maraîchères. La fièvre typhoïde continue de faire des ravages, ainsi le député maire Henri Pétin meurt de cette maladie en 1908. Le vieux projet d'une évacuation par un conduit souterrain vers le large, qu'avance en 1899 la municipalité Saturnin Fabre, ressort des cartons. L'histoire de la modernisation de l'aire toulonnaise et l'histoire du développement de l'hygiène se rencontrent dans la construction de l'émissaire commun. Car c'est bien de la modernisation des communes de Toulon, La Seyne, Ollioules, Six-Fours, Evenos, Le Revest et Saint-Mandrier qu'il est question.

La société des Grands Travaux de Marseille a obtenu l'adjudication de ce chantier pour 18 millions de francs de l'époque alors que la note à payer s'élèvera, en 1952, à 1 milliard 100 millions de francs. Cela semble exorbitant, mais c'est le prix à payer pour l'assainissement des communes de l'ouest varois et leur entrée dans le monde moderne.

Un projet titanesque

Un simple trait sur une carte sans étude de terrain, un projet incomplet, échoit à Alex Peiré en tant que géomètre chef des travaux. Il relève le défi de ce projet



Tracé de l'émissaire

titanesque pour les moyens de l'époque, un projet risqué, complexe, car les réseaux déjà engagés par les communes hypothèquent lourdement la pente de cet égout commun. Il s'endette pour acheter du matériel de visée: il en devient l'ingénieur en chef.

Les défis techniques

Alex Peiré doit relever un certain nombre de défis. Il faut :

- définir la profondeur des puits qui vont permettre de creuser le boyau, en tenant compte des travaux de raccordement déjà engagés,
- aligner ces puits en surface, par des balises mobiles puisqu'on ne peut pas se voir d'un puits à l'autre, sachant que les routes actuelles n'existent pas encore et qu'il faut bien souvent transporter le matériel sur de longues distances et à dos d'homme,
- calculer exactement les profondeurs pour conserver la pente constante, et cette pente est si faible qu'elle ne supporte aucun écart,

- percer les puits,
- prévoir l'évacuation des déchets,
- calculer le boisage (qui n'a été ni prévu ni comptabilisé puisqu'on suppose le creusement dans de la roche dure),
- et se mettre à la tâche sachant qu'une fois les puits creusés il faut dans un espace de 2,25 m aligner le percement horizontal avec celui des puits précédents et suivants.

- Puits de la colle d'Artaud : 58,84 m
- Puits des Moulières : 41,10 m
- Puits des Gabrielles : 65,98 m
- Puits de Bramas : 103,70 m



Puits de la Colle d'Artaud

La longueur de l'émissaire

L'émissaire mesure 6514 m depuis son départ, boulevard de Stalingrad, jusqu'à son débouché. Avec une pente de 7 cm environ pour 100 m, les calculs sont serrés, vérifiés, chaque centimètre a son importance.

Le creusement se fait au départ de plusieurs puits, les équipes allant de l'un vers l'autre. 905 m séparent le départ du premier puits, 1666 m le premier puits et le second, 1333 m le deuxième et le troisième, 980 m entre le troisième et le quatrième et enfin 1630 m entre celui de Bramas et la sortie, aujourd'hui la station d'épuration Amphitria.

Les relevés de l'emplacement de cette station ont été l'oeuvre de ses fils Paul et José, géomètres, avec l'aide du géomètre Surply à Six-Fours.

Un exploit de chaque jour



Livraison du matériel par la mer

Cette magnifique photo, prise et développée par Alex Peiré montre la livraison du matériel par la mer, un véritable exploit : d'abord un pointu puis un radeau rudimentaire jusqu'au débouché de l'émissaire. Le travail dans le schiste est dangereux et ralentit les équipes qui travaillent 24 heures sur 24 à la lueur des lampes à acétylène.

On descend dans ces puits avec la même benne qui évacue les déchets.

Alex Peiré et ses fils y descendent souvent pour vérifier les alignements et pour assister à la rencontre des deux équipes qui creusent. Le chantier s'achève en 1951, date de son inauguration.

L'épisode tragique de 1944

Lors des bombardements de 1944, la population trouvait refuge dans le boyau de l'émissaire à son début, dans le quartier de Chateaubane. Le 11 juillet 1944, la fin de l'alerte coïncide avec le début d'une nouvelle alerte. Une effroyable bousculade aboutit à l'asphyxie et à la mort de quatre-vingts personnes. Celles et ceux qui étaient restés dans le tunnel de 2,25 m de large et de haut étaient prisonniers et beaucoup sont morts asphyxiés. Bien avant cette catastrophe et anticipant les risques encourus, Alex Peiré n'a cessé de demander aux autorités locales de laisser ouvert le puits de la Colle d'Artaud. L'ouverture de ce puits avait été recouverte pour éviter que les moutons n'y tombent. Il n'a pas été entendu.

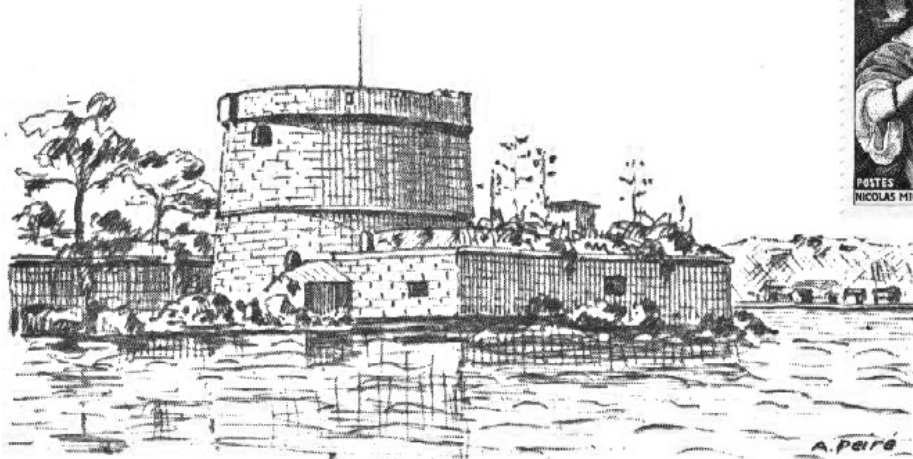
L'élú municipal

Géomètre expert indépendant, Alex Peiré quitte l'ordre des géomètres en 1946. Après l'expérience de Mougins avant la seconde guerre mondiale et l'appartenance à la municipalité Sauvet à la Libération, Alex Peiré est élu conseiller municipal sur la liste Toussaint Merle en 1947. Après le décès accidentel de son ami Pierre Fraysse en 1950, il devient adjoint au maire attaché à l'Instruction Publique et à la Caisse des Ecoles, puis à l'Urbanisme. Dans cette équipe soudée autour des valeurs du programme du Conseil National de la Résistance, l'élú fait bénéficier toute l'équipe de son professionnalisme.

L'urbaniste

Le percement du boulevard Stalingrad, de l'avenue Max Barel et plus tard celui de l'avenue Gagarine décongestionnent la ville et lui ouvrent des espaces nouveaux, d'autant que l'émissaire commun contribue à l'accroissement de la population. En 1950, La Seyne compte 23 000 hab. en 1962, 36 000 hab., alors qu'en 1953 Saint-Mandrier se détache de La Seyne pour devenir une commune à part entière. Les activités industrielles en plein essor (Forges et Chantiers de la Méditerranée, la Provençale, les Chantiers du Midi, etc.) attirent et stimulent des populations nouvelles.

**8^e Exposition de l'Entente Philatélique C.N.I.M. et Locale - Comité Permanent des Fêtes
1^{er} et 2 Mars 1969 - LA SEYNE-SUR-MER - 83**



LA TOUR DE BALAGUIER · MUSÉE DE LA SEYNE

Dessin de Peiré pour la 8^e exposition de l'Entente philatélique

L'homme de culture au service de la ville et de ses habitants

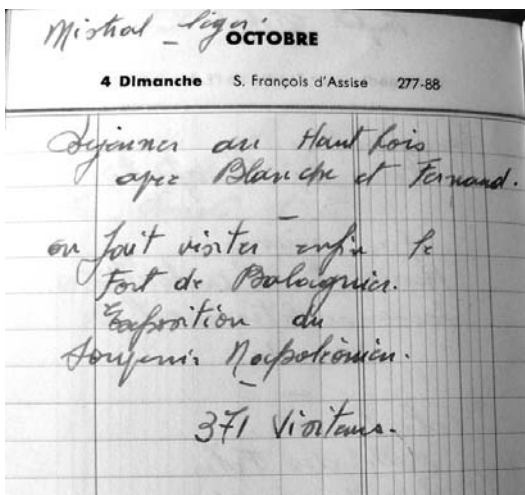
Alex Peiré oeuvre au sein du conseil municipal pour que le fort de Balaguier devienne le musée dont La Seyne a besoin. Il se réjouit qu'à l'ouverture du musée 371 Seynois soient venus le visiter.

Au service des associations

Il reste toujours fidèle à ses passions : le dessin, la musique, la peinture, la photographie. Ainsi il préside plusieurs associations dont la société des Amis de La Seyne ancienne et moderne, la Seynoise,

effectue les relevés nécessaires à l'aménagement d'un certain nombre d'infrastructures dont voici une liste non exhaustive : l'adduction d'eau de Carcès, le lac collinaire de Carpiane, le CIN (Centre d'instruction navale) de Saint-Mandrier, la carte de Porquerolles, la base de tirs du Levant, la Tour royale, la gare de La Seyne, l'arsenal de Toulon, le contournement de Six-Fours, le cadastre de La Seyne, le cadastre d'Ollioules, les installations du centre de vacances de la RATP à La Seyne et une multitude de plans de masse de lotissements.

On l'a connu cartésien, exigeant, on le retrouve homme de confiance cultivant l'amitié, caractère toujours salué par ceux qui l'ont fréquenté dans chacune de ses activités. Il reçoit plusieurs décorations, dont la Croix de guerre 1939-45, et la Croix de combattant volontaire de la Résistance, il est élu membre de l'Académie du Var en 1970. Il disparaît en 1974 alors doyen du conseil municipal de la ville.



Page de l'agenda de Peiré

l'Entente philatélique pour laquelle il dessine régulièrement le thème des expositions.

Un bilan professionnel impressionnant

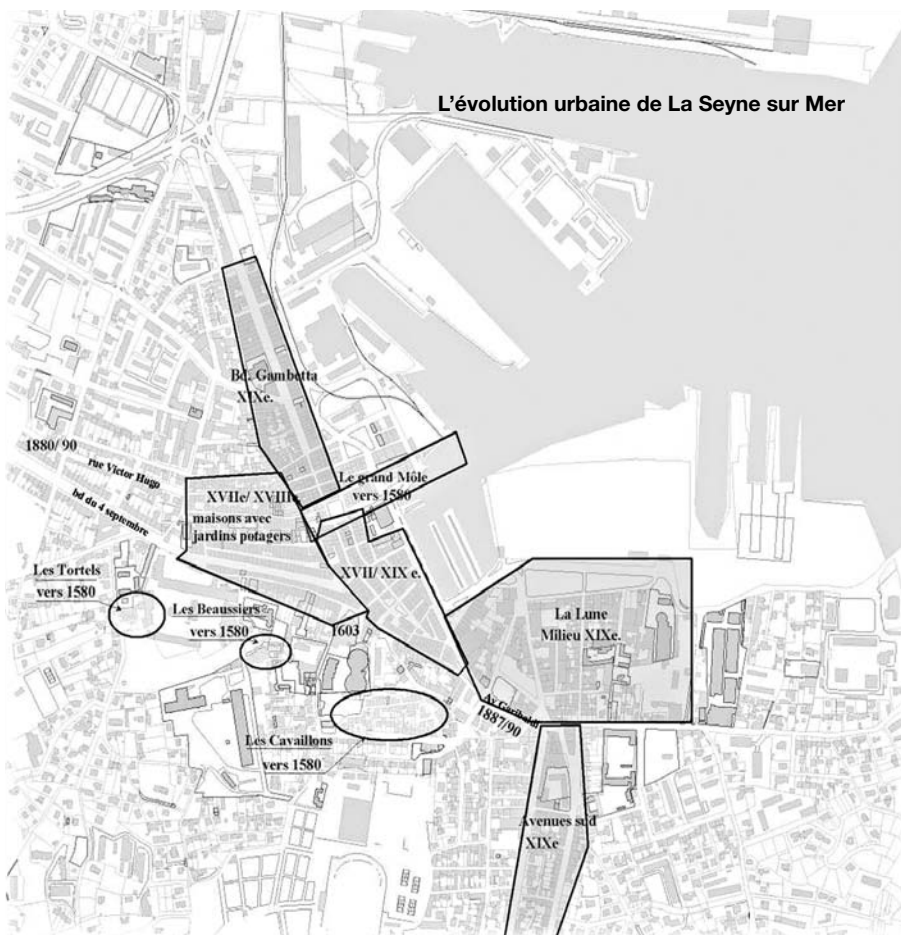
Ses activités municipales ne l'empêchent pas, avec l'aide indispensable de ses fils Paul et José, de poursuivre son activité professionnelle de géomètre. Ainsi son étude



Inauguration de la corniche Bonaparte, Alex Peiré au centre avec Philippe Giovani, le maire

Le centre ancien de La Seyne

Des hameaux six-fournaux aux réhabilitations de la ville des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, puis de 1988 à 2008 : vingt ans d'interventions publiques au service de la réhabilitation du centre ancien



chantiers navals ferment définitivement leurs portes (en 1989) entraînant une perte de 6000 emplois en 10 ans et un bouleversement pour la ville.

Après avoir décrit la formation du centre ancien au cours de quatre siècles d'histoire, nous apportons quelques éclairages sur les conditions de sa réhabilitation depuis 20 ans et le bilan qu'on peut en faire aujourd'hui.

La trame urbaine : un héritage de l'histoire des hommes

L'évolution urbaine

Le rivage seynoïse, longtemps considéré comme un lieu de mouillage à l'abri pour les bateaux durant toute la période médiévale, n'a été investi par l'homme qu'à la fin du XV^e siècle. Installé sur les alluvions du Las (rivière se jetant dans la rade Toulon), le territoire de la Seyne était rattaché jusqu'en 1657 à la commune de Six-Fours et constitué, sur la partie littorale, de

marécages (sania : marais boueux en bas latin).

Le centre ancien s'est constitué à partir de trois hameaux perchés (Cavillon, Tortel, Beaussier) à la fin du XVI^e siècle pour venir ensuite du XVII^e au XIX^e siècle s'étendre sur le cœur actuel du centre-ville en même temps que l'on creusait le port et que l'on utilisait les remblais pour l'assise des quartiers aujourd'hui historiques situés entre le port et l'église.

La Seyne et ses chantiers

Depuis 1988, le centre ville de La Seyne fait l'objet d'interventions publiques pour sa réhabilitation, interventions modestes d'abord au démarrage, 1^e OPAH, jusqu'à une 4^e OPAH de renouvellement urbain en 2007, et l'élaboration d'un projet global dans le cadre du Grand Projet de ville puis du dispositif ANRU (agence nationale pour la rénovation urbaine).

Cette réhabilitation débute au moment où les anciens

Ces quartiers constituent le centre-ville commercial avec une organisation en plan de lotissement qui prolonge un marché quotidien. En parallèle les terre-pleins des chantiers navals n'ont cessé de s'accroître à l'est.

Des hameaux du XVI^e siècle à la naissance d'une cité autonome



Quartier Cavillon

Ce sont trois hameaux dépendant de Six Fours dominant des marécages dont on tire la «sagne» pour les cordages de la Marine.

Début du XVII^e siècle, la première extension jusqu'à l'actuelle rue Denfert Rochereau, ancienne ligne de côte. On draine des terrains par des ruelles parallèles qui viennent d'ouest en est rejoindre la frange littorale : le cours Louis

Blanc débuté en 1631 et les ruelles hermétiques, toutes orientées dans le but d'évacuer les eaux de pluie vers la mer (rue Marius Giran, rue Evenos et Clément Daniel). On aménage un grand môle et on commence à creuser un port.

La deuxième extension, la trame urbaine des XVII^e et XVIII^e siècles

C'est la trame urbaine d'un lotissement que l'on crée avec une organisation en îlots, un maillage de voies orthogonales, des maisons de rapport mono-orientées, un tissu dense autour du port creusé en 1650. L'accumulation des remblais depuis le parvis de l'église jusqu'au port crée le nouveau quartier situé entre le port et l'axe des rues Carvin, République et Denfert Rochereau. Les terre-pleins des chantiers navals gagnent sur la mer.

La troisième extension, XIX^e siècle, début XX^e siècle

Au XIX^e siècle, la vieille ville se prolonge en de beaux boulevards : vers la gare avec l'avenue Gambetta ; vers la mer avec le rond point Kennedy et l'avenue Frédéric Mistral (développement des loisirs balnéaires et climatiques) et le boulevard du 4 septembre vers Six-Fours et Marseille. La façade du quai Regonfle (quai Gabriel Péri) s'organise. L'extension des chantiers navals engendre le quartier ouvrier de « la Lune »

avec la rue Nicolas Chapuis très animée, quartier des ouvriers italiens.

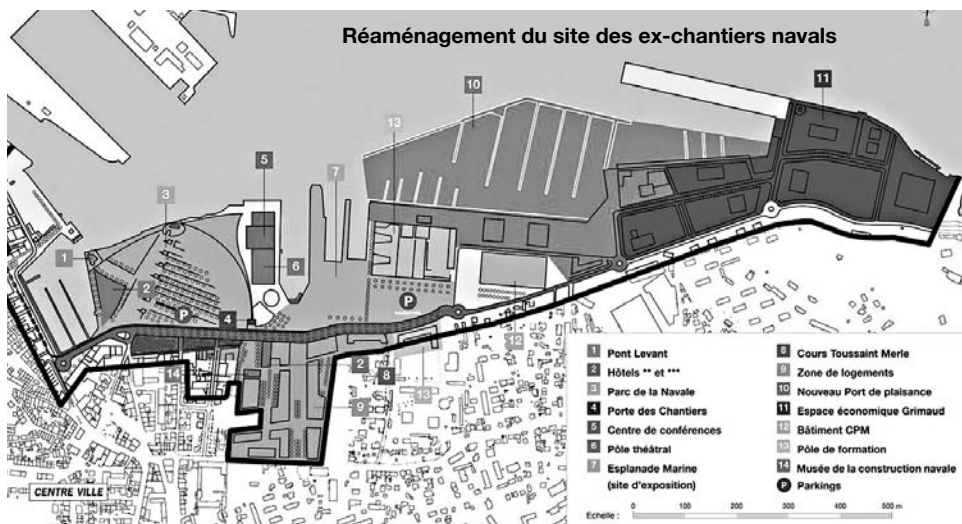
Le centre-ville contemporain : l'après guerre et la fin du XX^e siècle

Le centre-ville d'aujourd'hui résulte du cœur historique ayant subi les destructions de la dernière guerre, et les reconstructions des années 1950 glissées dans les interstices du parcellaire ancien, sur la frange du port ou sur les pourtours agraires (cités de l'avenue du docteur Mazen, Monmousseau, Max Barel, St Roch). Il s'est considérablement élargi et densifié par des immeubles de plus de cinq étages, bâtis dans les nouvelles techniques de béton armé sur les principes de la charte d'Athènes. Ils traduisent la très forte croissance démographique d'une population relayée par l'arrivée de main-d'œuvre nécessaire au fonctionnement des chantiers navals florissants dans les années 1960. Le développement de l'urbanisation sur les grands champs maraîchers de part et d'autre du boulevard Stalingrad en direction du quartier Berthe, (qui lui-même est urbanisé sous forme de ZUP puis de ZAC de 1960 à 1984) ont répondu à ces nouveaux besoins en logements. Les nouveaux quartiers reçoivent infrastructures et équipements divers tandis que le centre ancien devient un vieux quartier aux équipements publics délabrés.

1988, le grand tournant : la reconversion industrielle et la réhabilitation du centre ancien.

En 1988 tout laisse augurer la fermeture imminente des chantiers navals : la cité industrielle au littoral animé de loisirs populaires se doit de redécouvrir un centre-ville un peu vétuste mais bien situé en bord de mer autour d'un port de plaisance, qu'il convient de revaloriser et de rendre attractif tant pour les Seynois que pour les gens de passage. Ceci allait demander un travail de longue haleine pour rattraper le retard par rapport aux autres villes balnéaires.

Une approche globale des potentialités et des enjeux est alors nécessaire, prenant en compte les caractéristiques de l'occupation sociale qui traduit le passé industriel et ouvrier de la commune.



Caractéristiques de l'occupation sociale du centre ancien

Un tiers de propriétaires occupants de niveau social modeste, deux tiers de propriétaires bailleurs, une vacance importante mais raisonnable de 16%. Grande précarité de la population de certains îlots : 45 % de chômeurs au début 2000 et des emplois précaires. Surreprésentation classique des personnes âgées et faiblesse des jeunes, sauf dans les secteurs les plus paupérisés. 20% de bâti insalubre. Une population attachée à son quartier mais difficile à reloger faute d'offre en logements publics au centre-ville. Un appareil commercial en difficulté.

Les premières études de réhabilitation commencent en 1987

Le programme européen Renaval pour la reconversion des sites industriels soutient les collectivités locales qui préparent les futurs aménagements. A La Seyne le démantèlement des grues géantes, les démolitions et la dépollution du site sonnent le glas de quasiment toutes les infrastructures des chantiers navals, au grand regret d'une grande partie de la population attachée à la mémoire du lieu. Ne subsisteront que le bâtiment de l'atelier mécanique, la porte des chantiers, le pont levant, la fière retonde à la coupole de pavés de verre, la cantine de l'architecte Henry, l'ancienne clinique et les anciennes menuiseries avec leurs toitures en chais aux charpentes métalliques, les seules estampillées des ateliers Eiffel. Mis à part les trois premiers rescapés, les autres bâtiments ont finis mâchés par les godets des démolisseurs. Ces vestiges auraient pu rappeler la mémoire industrielle dans une urbanité renouvelée par un devenir différent.

Le XXI^e siècle

Après bon nombre d'études et prospectives, les cinq hectares de terrains en bord de mer sont reconvertis en parc urbain ouvert aux habitants. Le boulevard Toussaint Merle est redressé et bordé des dernières constructions de l'ensemble Portes Marine, urbanisant un secteur jusqu'alors lié à la vie des chantiers navals. Les fonds Européens OBJECTIF II financent, avec les collectivités locales, les aménagements réalisés.

Le quartier des Mouissèques subit une urbanisation intense dans une logique de renouvellement urbain et

dans un contexte national de frénésie immobilière, que la crise actuelle et des changements d'orientations politiques sont en train de modérer.

Au nord de la ville, le quartier Berthe, dans le cadre du projet de rénovation urbaine se transforme : 800 logements sont prévus à la démolition, 500 à la reconstruction et 300 autres en périphérie du quartier, dont le centre-ville.

La réhabilitation du centre ancien : vingt ans d'interventions publiques

Les premières réflexions d'urbanisme

En 1987, une première étude de réhabilitation a été menée par l'architecte urbaniste Jean Coignet qui s'est attaché à retrouver l'histoire des hommes dans les traces du parcellaire, puis les enjeux de mise en valeur et les points négatifs à améliorer.

Les secteurs très dégradés sont relevés :

le secteur insalubre de l'Equerre, des rues Clément Daniel et Victor Hugo, celui de la rue d'Alsace ; le secteur «coupe-gorge» de la rue Beaussier et les taudis des Maisons Taddéi.

Les secteurs à mettre en valeur, riches d'ambiances méditerranéennes:

- des cheminements depuis le marché vers les rues très typiques (Messine, Evenos...) avec des passages traversants
- la réhabilitation de l'ancien Hôtel-Dieu aujourd'hui Ecole des Beaux-Arts
- la création d'une place, au fond de l'impasse de l'Equerre, après démolition de 10 constructions
- le secteur de la rue Beaussier et les propriétés publiques (école Anatole France, école de Musique...) ainsi que l'arrière de la rue d'Alsace, aux jardins enclavés
- l'entrée du centre ancien : place Bourradet (au n°8 maison du XVII^e siècle avec fenêtres à meneaux murées), n° 20 rue Denfert-Rochereau une maison avec un escalier renaissance à gypserie (maisons Bourradet acquises par la Ville dans les années 1990)
- l'ancienne ligne de côte (rue Denfert Rochereau)
- la réhabilitation des places publiques Martel Esprit, Perrin, Ledru-Rollin
- le marché et les secteurs autour de la place Germain Loro (Chapelle des Maristes).



Îlot des Beaux-Arts : avant et après

Les interventions publiques sur le bâti privé

L'Etat et l'Agence nationale de l'amélioration de l'habitat apportent, pendant trois ans, des aides conséquentes aux propriétaires pour rénover le bâti privé. Depuis 1988 quatre opérations programmées d'amélioration de l'habitat s'enchaînent : 1^e OPAH de 1988 à 1990, 2^e OPAH de 1992 à 1994/95 ; 3^e OPAH de 1996 à 1998/99.

En 2000 une pause est envisagée et la commune met en place un dispositif d'aides municipales plus importantes.

De 1988 à 2000, 592 logements sont réhabilités (144 propriétaires occupants et 448 propriétaires bailleurs dont 177 logements vacants). 124 logements deviennent des logements conventionnés (à loyer maîtrisé et ouvrant droit à l'APL) et 224 restent en loyer libre. Au total, 316 immeubles bénéficient de rénovations, auxquels il faut ajouter les 44 immeubles des années 2001-2002. Ainsi 25% des immeubles du centre ville font l'objet d'une intervention sur logements ou parties communes (ou les deux).

Une 4^e OPAH en 2007 : la 4^e opération programmée d'amélioration de l'habitat et de renouvellement urbain résulte du diagnostic très fin de l'état du centre ancien et des diverses interventions urbaines (réalisé en 2003 par CD CITE : Pascal Tattier, Olivier Cadart et Habitat et Société). Elle s'étend sur cinq ans de 2007 à 2012 et comporte des interventions de renouvellement urbain (OPAH-RU) .

Cette OPAH développe des actions soutenues contre l'insalubrité et s'appuie, également, sur un plan de lutte contre l'habitat indigne signé en 2006.

De plus grande envergure, elle est accompagnée des aides complémentaires de la Région, de Toulon Provence Méditerranée, du Conseil Général et de la Caisse d'allocations familiales.

Le dispositif prévoit des aides très conséquentes aux propriétaires (jusqu'à 90% du montant des travaux) La Commune intervient pour la réfection des façades, des toitures et des parties communes. L'objectif est de réhabiliter 300 logements locatifs, 100 logements de propriétaires occupants très modestes, et de créer 100 logements sociaux et une quinzaine de logements d'urgence.



Place Martel Esprit

Ceci dans une démarche patrimoniale avec l'intervention d'un architecte, chargé de mission «patrimoine» qui apporte un suivi architectural rigoureux des travaux réalisés et un service coordonnateur des interventions en centre-ville, dans l'antenne «centre ancien» qui regroupe tous les acteurs de la réhabilitation.

Les interventions urbaines - Les aides publiques

Les interventions urbaines s'appuient sur les aides publiques de l'Europe avec le FEDER, programme Objectif 2 de 1994 à 2000, pour la reconversion des friches industrielles. Ces aides sont complétées par celles de la Politique de la ville où interviennent l'Etat, la Région, le Conseil général, en parallèle avec les programmes de réhabilitation des OPAH.

Les aménagements réalisés

- le réaménagement des places publiques (Martel Esprit , Perrin, Laïk, avec la participation de Jean-Luc Banchet du CAUE).
- Le réaménagement des Beaux Arts, équipement structurant, ainsi que des ruelles et des îlots alentour (architectes Sauzet/Gouzy).
- L'intervention contre l'insalubrité sur l'îlot de l'Equerre (démolition de 10 maisons et création d'une place)-architecte Frédéric NEY.
- L'intervention sur les îlots et les équipements (école, école de musique, architectes Sauzet/Gouzy) autour de la rue Beaussier avec création de logements sociaux.



- L'intervention sur le secteur Bourradet (paysagiste Jérôme Mazas) et maison du patrimoine (architecte Véronique Wood).

La revitalisation du marché provençal (en parallèle d'un FISAC sur le centre ancien pour la dynamisation du commerce).

- Le réaménagement de rues et la création d'équipements de proximité.

Durant ces 20 années, la ville a exercé le droit de préemption urbain et a acquis une trentaine d'immeubles. Soixante-dix logements sociaux ont été créés principalement avec le bailleur social le Logis familial varois, rue Evenos, rue Beaussier, rue Pierre Lacroix, rue Robespierre et rue Pierre de Coubertin.

En parallèle, en 2007 un parc urbain de 5 ha (Parc de la Navale) a occupé la plaie béante de la friche des chantiers navals. Des constructions de hauteur conséquente, peu en harmonie avec l'environnement urbain, voulues par la précédente équipe municipale, densifient les abords du site, sur les anciens quartiers industriels.

Les projets en cours et à venir

Depuis 2004, la ville a confié l'opération globale à la SAGEM (Société d'économie mixte à compétence en aménagement) dans le cadre d'une convention publique d'aménagement. Celle-ci ayant également une compétence en logement social, il est prévu qu'elle réalise environ quatre-vingts logements sociaux dans le bâti ancien.

Un projet global de restructuration a fait l'objet d'un dossier ANRU (agence nationale de rénovation urbaine) pour le Centre-ville et le quartier des Mouissèques à l'est, sans pour l'instant de réponse positive. Ce dossier devrait être éligible aux mesures du plan « Boutin ».

Le cœur du projet cible des îlots à restructurer de façon globale (aménagements, équipements publics, logements) : Bourradet, Martini, Calmette et Guérin, Germain Loro.

Le secteur plus à l'est qui fait le lien avec le nouveau quartier de Porte Marine, doit, lui aussi, faire l'objet d'un profond remaniement urbain : secteur la Lune/Verlaque/Zimmermann.

Les interventions réalisées depuis 2004 avec la SAGEM (ou en cours de travaux)

Une aire de proximité a été réalisée rue Evenos, avec un terrain de jeu multi-sport et une petite salle d'évolution. L'îlot Bourradet, démarré en 2005, a fait l'objet d'aménagements dans le cadre des financements des collectivités locales : place réaménagée après démolition d'un immeuble insalubre et création d'un pôle d'équipements structurants avec la Maison de l'Habitat au 8 rue Bourradet, et la Maison du Patrimoine et de



La Maison du Patrimoine et de l'Image, place Bourradet

l'Image au 2 rue Denfert-Rochereau, accompagné de la réalisation de 5 logements communaux d'urgence. L'aménagement de cet îlot s'inscrit dans un projet global autour des îlots des rues Evenos, Messine, Clément Daniel et Victor Hugo, intégrant l'îlot de l'Equerre dont plusieurs tranches ont été réalisées.

Les rues Evenos, Croizat et Gambetta ont été requalifiées. Un passage a été créé entre la rue d'Alsace et le marché.

La poursuite de la requalification des espaces publics

La réflexion d'urbanisme porte aujourd'hui sur le réaménagement de quatre îlots qui parachèvent l'intervention de restructuration urbaine du centre ancien. Les acquisitions foncières sont quasiment toutes réalisées :



Quartier Beaussier

le secteur Martini et le parvis de l'église

Le projet prévoit la démolition des garages et rajouts insalubres au sud de la rue Martini pour réaliser une vaste esplanade qui permette les rassemblements et les forums en créant un espace unitaire devant l'église et l'entrée du parking.

Le secteur Martini se prolonge par le secteur Beaussier, Cavaillon ; le projet prévoit la réalisation d'une place-parvis devant le lycée Beaussier, complété par le réaménagement de la rue Beaussier et le secteur du jardin de l'abbé Pierre.

le secteur Calmette et Guérin

Le projet prévoit la réalisation du débouché de la voie et le désenclavement des fonds de parcelles avec la réalisation d'aménagements de part et d'autre. La Commune, par le biais de la Sagem, possède déjà bon nombre de propriétés qui seront aménagées en logements sociaux.

Le secteur Germain Loro

Il s'agira de repenser le fonctionnement urbain de ce grand cours en intégrant les propriétés communales : ancienne crèche aux légumes, ancien centre médico social, espace Coste... ainsi que la mise en valeur de la chapelle néo-gothique des Maristes.

Une étude urbaine précise devra être menée sur le secteur la Lune, Verlaque, Zimmermann, afin de redonner une urbanité harmonieuse à ce quartier de renouvellement urbain, fortement bouleversé par les dernières opérations de reconversion du site (parc, secteur Porte Marine, projets immobiliers privés...). Il constituera un maillon important de ce qui sera la nouvelle centralité élargie jusqu'aux aménagements du futur port, de l'IUFM, et des équipements d'agglomération à l'étude dans l'ancien atelier de mécanique.



La Maison du Patrimoine, place Bourradet

Ainsi, 20 ans de réhabilitation ont permis de remettre en valeur le cœur de ville et son patrimoine architectural et urbain, riche d'ambiances chaleureuses et méditerranéennes.

Les points les plus fortement marqués par l'insalubrité ont été peu à peu supprimés. Les façades se sont refaites au rythme d'une quarantaine par an, et le confort vient progressivement conquérir les vieux logements longtemps boudés par les classes moyennes que l'on souhaiterait voir revenir s'y installer.

Le cadre de vie s'est amélioré grâce aux aménagements que les municipalités successives, ont portés dans la continuité d'un projet d'urbanisme étudié et cohérent au départ, qui a su rassembler les volontés et les énergies avec des investissements globalement assez modestes. Mais les problèmes demeurent quant à l'insalubrité diffuse encore trop importante malgré les opérations de réhabilitation successives avec en corollaire une occupation sociale qui présente des indices de précarité

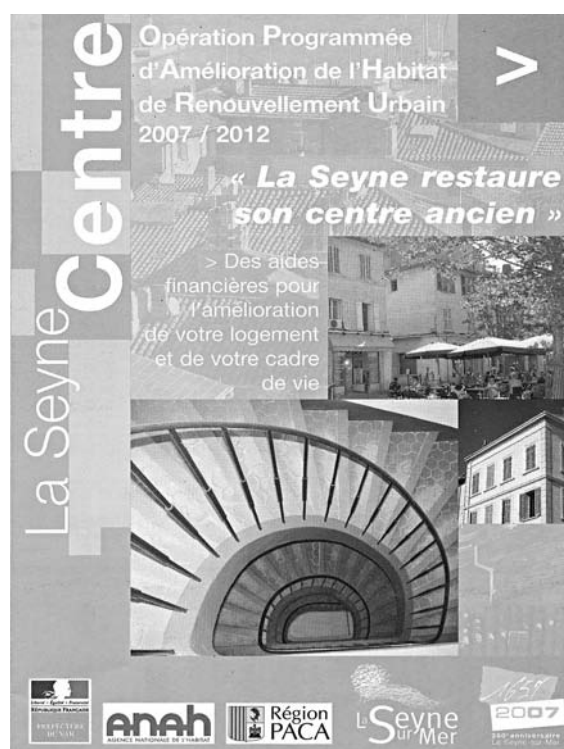
très élevés, tant par rapport au reste de la commune que par rapport à l'agglomération (avec une forte concentration de ménages à bas revenus ou d'allocataires du RMI). La réhabilitation ne pourra se mener sans accompagner les familles les plus fragiles et avec une maîtrise des loyers. Ceci s'inscrit dans les objectifs de l'OPAH avec la mise sur le marché locatif de logements aux loyers conventionnés.

En outre le centre-ville demeure peu attractif : hormis la présence du marché quotidien le matin, il manque d'équipements structurants et fédérateurs pour les habitants des autres quartiers.

La centralité va-t-elle se déplacer vers le parc de la Navale ? Quelle identité le centre ancien devra-t-il développer pour retrouver sa place de deuxième centre-ville de l'agglomération ?

Alors qu'en effet, les grands projets de l'agglomération toulonnaise viennent se structurer aux portes de notre centre-ville : Grand projet de Rade, Pôle « mer » du pôle de compétitivité sur Brégaillon, port de 600 anneaux aux Mouissèques, qu'en est-il du centre-ville seynois et de son rôle dans le pôle de compétence de l'ouest toulonnais tel que le prévoit le SCOT (schéma de cohérence territoriale). Quelle sera sa place dans la future métropole ?

Ces questions dépassent largement la simple intervention architecturale et urbaine. Elles nécessitent la construction d'un véritable projet urbain, social, culturel et économique à bâtir avec les habitants. Il devra être soutenu par les futurs contrats de plan ou conventions de partenariat avec les collectivités ou l'Etat, pour inverser la tendance à la déqualification de notre cœur historique. Il devra tenir compte de l'effort financier que doit supporter la commune sur ses territoires inscrits en géographie prioritaire de la politique de la Ville (Berthe, Centre-ville, Mouissèques).



Paroles de femmes, mémoire des chantiers

Mise en forme réalisée par Geneviève Bauquin, Andrée Bensoussan et Yolande Le Gallo d'après le montage sonore de Katia Kovacic et Bat Sheva Papillon

Depuis 2006, l'Association Histoire et Patrimoine seynois recueille, pour la transmettre, la mémoire des femmes sur la période des chantiers. Cette collecte, effectuée sur deux ans auprès de quarante-neuf femmes, représente quatre-vingts heures d'enregistrement.

Ce texte résulte d'un montage de 26 mn 40 fait par **Katia Kovacic** et **Bat Sheva Papillon** dans lequel cinq femmes apportent leur témoignage : Josette Giovanini (J. G.), Michèle Chabour (M. C.), Mariama Mendy (M. M.), Denise Matonne (D. M.) et Myriam Babéka (M. B.). Elles parlent de la façon dont elles ont vécu à La Seyne avec leurs parents, avec leur mari, avec leurs enfants, avec les chantiers qui ont été le poumon de la ville jusqu'à la fermeture, à la fin des années 1980.

Le bruit des chantiers

J. G. - Il y avait les tôles le matin, alors à partir de 5 h vous entendiez « baboum, baboum ». Ils tapaient sur les tôles. Et les gens rouspétaient quand c'était la sortie du chantier car il y avait 6000 types là-dedans ! J'aime mieux vous dire que quand le chantier sonnait, ou alors vous vous dépêchiez de rentrer, ou alors vous étiez coincés par les embouteillages !

M. C. - Oui, moi, c'était jour et nuit. J'entendais le marteau. La nuit, quand ils travaillaient, on entendait le marteau, une espèce de vent, de bruit assez fort. On s'y était fait. Les gens qui venaient dormir chez moi... me demandaient comment je faisais pour dormir avec ce bruit. Moi, j'ai commencé à avoir des insomnies quand le bruit a cessé parce que ce bruit, quelque part, il m'apportait une sécurité. Quand je l'entendais, ils étaient là, il y avait de la vie, il y avait du boulot, il y avait quelque chose. Le jour où ça s'est arrêté, c'est ce silence qui me dérangerait.

J. G. - C'était une vie difficile. On était jeunes mariés à ce moment-là et on ne gagnait pas grand-chose aux chantiers. C'est qu'il n'y avait rien d'autre à l'époque que les chantiers qui faisaient travailler, qui apportaient vraiment le bien-être, parce que c'était l'équilibre. Ce n'était pas les petits pêcheurs qui faisaient vivre la ville en fin de compte. C'était le chantier. Et c'était important. Alors on vénérât un peu ce chantier.



La mémoire est-elle soluble dans l'eau? 27 juin 2009

La Seyne en 1957

J. G. - ...Comme il n'y avait pas de logements, nous avons vécu chez les parents [de mon mari] pendant presque un an. Après, on a trouvé un petit appartement à La Seyne où il n'y avait même pas les sanitaires, et ce n'était pas facile, surtout avec un bébé. J'habitais près du marché, c'était une petite rue toute vieillesse qui s'appelle la rue Clément Daniel et ce n'était pas la joie, c'est moi qui vous le dis ! Pas de chauffage, pas de toilettes : vraiment, la vie de la campagne. Et encore... comme disait ma mère quand elle venait : « Ecoute, j'ai été dans des coins perdus en Bretagne, jamais je n'ai vu cela ! ». Une voiture passait dans La Seyne pour ramasser les seaux hygiéniques. Vous étiez obligés de descendre le seau le matin avant le passage de celui qu'on

appelait « le parfumeur ». Ma mère était folle. Elle me disait : « Mais qu'est-ce que tu fais ici ? ».

Cependant, c'était mon petit chez moi, j'avais de petits rideaux empesés, je me souviens, avec des fleurs sur le bord de la fenêtre. Je dis cela, parce que c'était ma première maison à moi. On avait juste une chambre et une cuisine et dessous c'était une laiterie. A l'époque on ne vous vendait pas le lait en brique. On vous le vendait en bouteille. A 4 h du matin, vous aviez le livreur de lait : tchac, les bouteilles ! Mon Dieu, ce que j'ai pu pleurer !

J'ai été envoûtée. Dans cette ville, il y avait quelque chose comme une carte postale. Le soleil brillait, il faisait beau et voilà ! Alors cela atténuait peut-être un peu les difficultés. Les difficultés, quand on est jeune, on pense toujours que ça va passer. Et puis, vous vous apercevez que vous êtes nés petits, vous restez petits.



Le marché

Un travail dur et humiliant

M. M. – A l'époque les femmes ne travaillaient pas car les enfants étaient trop petits. Mais maintenant les femmes du Sénégal travaillent toutes parce que la vie est trop chère. La paye que nos maris ramènent à la maison n'est pas suffisante pour nourrir la famille et faire un petit peu d'économies. C'est pour cela que les femmes sont obligées de travailler pour amener quelque chose à la maison même si ce n'est pas grand-chose. Alors que du temps des chantiers, nos maris gagnaient bien.

A la fin des chantiers mon mari a touché une petite prime puis le chômage. Il était dans une entreprise qui le louait aux chantiers navals. Il était intérimaire.

A l'époque il y avait beaucoup d'Africains aux chantiers Il y en a même qui sont décédés dès la fermeture des chantiers de la maladie de l'amiante et n'ont pas profité de leur retraite. Quelqu'un qui a donné sa vie au travail et qui ne profite même pas de sa retraite, ça fait mal au cœur ! Il y en a eu beaucoup et pas que des Noirs, des Blancs, des Français aussi qui travaillaient aux chantiers navals. Dans la Cité Berthe, il n'y a plus de vieux maintenant.



La cité Berthe

Mon mari n'a pas eu de problèmes à cause de l'amiante, pas pour le moment, mais il a travaillé dedans. Le travail était dur, il rentrait très fatigué. Quand les vieux bateaux rentraient en réparation il fallait couper les tôles, ramasser le mazout, tout faire. C'est le métier le plus dégueulasse du monde. Quand mon mari rentrait à la maison, il puait le mazout, la peinture, il sentait fort. Parfois, il n'arrivait pas à manger. Je faisais la machine et mettais le linge dehors mais je ne pouvais pas enlever l'odeur... Toute la journée... il ramassait du mazout tout pourri qui avait été gardé pendant des années dans le bateau. Il fallait tout vider avec les mains et ramasser avec le seau. Ce n'était pas facile pour eux.

M. B. - Le matin mon père partait vers 5-6 h. Nous on dormait encore et le soir quand il arrivait, c'était pour manger. Et puis après, nous on allait se coucher parce que le lendemain il y avait l'école.

Papa c'est quelqu'un qui parlait beaucoup avec nous, mais on voyait qu'il était fatigué, et c'est après, quand il nous expliquait le travail qu'il faisait, qu'on arrivait à comprendre le pourquoi. Il était en intérim...

Dans ma tête de petite fille, j'imaginai le travail de mon père comme un travail dur et sale, parce qu'il rentrait tout le temps sale, on voyait toujours ses mains toutes pleines de peinture, et il était très fatigué.

Et aujourd'hui, j'imagine ce travail dur et humiliant. Il n'y a même pas de mots parce qu'avec le recul, nous voir



Le travail aux chantiers

là où on est et ce qu'on fait comme travail, et eux, ce qu'ils faisaient et ... les endroits où ils rentraient ! Je sais qu'ils pouvaient rester une journée accroupis parce qu'ils étaient en train de faire un travail où ils ne pouvaient pas être debout. Et il n'y en avait pas beaucoup qui le faisait. Il n'y avait que ceux qui n'avaient pas le choix et qui étaient obligés de le faire.

Travail humiliant, vu qu'à l'époque ils ne savaient ni lire ni écrire, qu'ils faisaient ce qu'on leur disait de faire, et ils le faisaient parce qu'ils avaient une famille à nourrir et qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. C'était, soit tu fais cela, soit tu es à la porte. Moi je dis humiliant parce qu'on s'est servi d'eux. Voilà des gens qui ont travaillé des années et quand on voit leur fiche de paye, avec les

heures qu'ils faisaient, oui, on s'est bien servi d'eux. On s'est bien servi d'eux parce qu'à la fin même s'ils sont à la retraite, ils n'en profitent même pas, ni de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Quand on a travaillé plus de 40 ans pour n'avoir même pas 600 euros par mois, qu'on est obligé d'aller chez le médecin tous les jours parce que cela ne va pas et qu'on voit tous ses frères ou ses cousins mourir à cause de l'amiante ou du travail qu'ils faisaient avant, alors oui finalement, ils se sont tués au travail et ils n'ont rien eu le temps de voir, ni d'apprécier. Mon père a eu conscience toute sa vie d'avoir été utilisé et il se rend compte qu'il n'y a eu aucune reconnaissance.

Une histoire d'amour et de fierté avec les chantiers

M. C. Comment vous dire, comment l'expliquer ? Quand vous passez tous les matins, devant, vous êtes contente, il y a de la vie. Ça nourrit ... toute une ville. C'est bruyant, c'est vivant ! ... Vous arrivez devant des bureaux, ils sont tous derrière leur ordinateur, vous n'entendez rien. Il n'y a rien qui sort, il n'y a que des feuilles de papier. Tandis qu'aux chantiers, vous allez voir des camions de barres de fer rentrer et un jour, on va vous dire qu'il y a un bateau qui va partir... et on va le baptiser. Quand vous allez venir au lancement... vous allez vous remémorer le camion que vous avez vu un jour, un camion de barres de fer rentrer et là, vous allez voir un bateau qui va partir sur l'eau, qui est beau et qui va rendre heureux des gens. Et donc quand je vois ce bateau partir, je me dis, d'une barre de fer, ces hommes et cette entreprise, à cet endroit, ont pu faire ça ! C'est un peu comme une femme qui va tomber enceinte, elle voit son ventre grandir et puis, quand elle va accoucher, le bébé a beau être le plus laid bébé du monde, même les souris elles vont trouver leurs bébés beaux, et bien moi, c'est comme ça ! C'est



Bateau en construction

peut-être une histoire d'amour et de fierté avec les chantiers. Je crois que s'ils avaient été un homme les chantiers, je crois que je les aurais épousés et je crois que je n'aurais jamais divorcé.

Le lancement



Comité d'entreprise et avantages sociaux

M. B. - ...C'était très bien les chantiers. Petite, j'aimais bien parce que, avec le comité d'entreprise, nous étions très gâtés. Noël, c'était la grande fête, le père Noël, les bonbons. Lorsqu'un bateau était terminé, toute la famille était invitée et on allait visiter le bateau... Ce n'était pas donné à tout le monde de visiter les grands paquebots... Voilà, j'aimais bien les chantiers. On avait un train de vie, on vivait très bien à l'époque des chantiers. On a eu une enfance, on ne manquait de rien. On n'avait qu'à demander, ce n'était jamais dans l'excès mais on avait un peu plus que le minimum. C'était bien ! On a eu une éducation sénégalaise et mes parents ont pris ce qu'il y a de mieux dans chaque culture.

M.C. - ...Quand je n'avais pas d'argent et que j'allais voir une assistante sociale du chantier pour nous faire une petite avance sur le mois prochain, elle ne disait jamais non. Si vous aviez envie d'acheter une robe à votre fille ou partir en voyage parce que votre mère était malade, vous alliez la voir alors qu'aujourd'hui, vous allez chez CETELEM et CETELEM c'est à 20 %. Aux chantiers, c'était 0 %. J'étais consciente de mon bonheur parce qu'à côté on côtoyait des gens qui ne travaillaient pas aux chantiers, qui travaillaient dans d'autres entreprises et qui n'avaient pas la chance que nous avons.

Quand j'étais malade, (maintenant dans toutes les pharmacies vous arrivez avec la carte vitale), on vous servait, vous ne payiez rien. Mais à cette époque-là, ce n'était pas partout pareil. Nous, on avait notre pharmacie. J'arrivais, je tendais l'ordonnance, on me donnait mes médicaments. J'avais des sous, je n'avais pas de sous, je venais de payer le médecin, on me le remboursait immédiatement.. J'ai eu conscience assez tôt de la chance que j'avais d'arriver quelque part où je disais : « j'ai la mutuelle du chantier » et toutes les portes s'ouvraient, que ce soit chez le médecin, que ce soit à la pharmacie, ... à l'hôpital ou ... à la clinique. Ce n'était pas tout le monde qui pouvait le faire...le 19!



Ancienne cantine, architecte Alfred Henry

«Le jour où les chantiers ont fermé, on s'est tous effondrés»

M. B. - Les habitants de La Seyne, je dirais même de Toulon et d'une partie du Var, et les chantiers étaient imbriqués, étaient indissociables les uns des autres. Nous on vivait avec les chantiers, des chantiers, par les chantiers, pour les chantiers. Vous savez là où on était avant, Place de La Lune, il y avait des bars, des commerces, des boulangeries, des petits kiosques, il y avait plein de commerçants ... qui vivaient des chantiers. Après, même si vous ne travailliez pas aux chantiers, vous viviez grâce aux chantiers, parce qu'on faisait nos courses, on réparait nos voitures, on allait boire un café. On était tous des ouvriers des chantiers.

Donc le jour où cela s'est effondré, on s'est tous effondrés. Même moi qui travaillais à la Mairie, quand les chantiers ont fermé j'ai eu l'impression d'être amputée de la moitié de mon corps parce que mon mari y avait travaillé. J'amenais mes enfants chercher le jouet aux chantiers, j'amenais mes enfants à la puéricultrice du chantier, ils partaient au ski avec les chantiers. On allait voir le lancement des bateaux et quand il y avait une grosse commande, c'était dans le journal, on était contents. Et puis, le jour où cela s'est arrêté, cela s'est arrêté pour tout le monde, non seulement financièrement mais aussi psychologiquement. Quand j'arrive aujourd'hui, je suis contente que ce soit un beau parc ... Mais, quand je gare ma voiture au parking, ... dans les ex-chantiers, je sais qu'à l'endroit où je laisse ma voiture, avant, il y avait la mutuelle des chantiers qui nous remboursait ce qu'on avait avancé au médecin ou autres et bien, cela me fait encore mal ! J'ai tourné la page parce qu'il faut vivre... Il y a eu une vie avant les chantiers, il y a eu une



vie pendant les chantiers, il y a une vie après les chantiers. Mais on prépare la vie pour ceux qui ne les ont pas connus, pour mes enfants qui étaient petits, pour ceux à venir. Mais c'est vrai que pour nous c'est très difficile. C'est difficile surtout pour moi car j'ai commencé grâce à cela, mon mari travaillait là,... on a eu l'appartement de la Présentation par les chantiers. Je ne peux pas du jour au lendemain laver mon cerveau, amputer ma mémoire de ce genre de choses, je vais mourir avec.

Jusqu'au dernier moment, même mon père ne pensait pas que les chantiers allaient fermer. On disait : c'est impossible parce que si les chantiers ferment, La Seyne ne peut pas exister, c'est le poumon les chantiers. Lorsqu'ils lui ont proposé de prendre l'argent pour partir, il l'a pris mais je suis sûre qu'il était persuadé qu'ils n'allaient pas fermer. C'était impossible. Tout tournait autour des chantiers. Et je me disais si ça arrive, on ne va pas survivre !

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE 2009

L'ASSOCIATION HISTOIRE ET PATRIMOINE SEYNOIS
ET
L'AUTRE COMPAGNIE
PRÉSENTENT

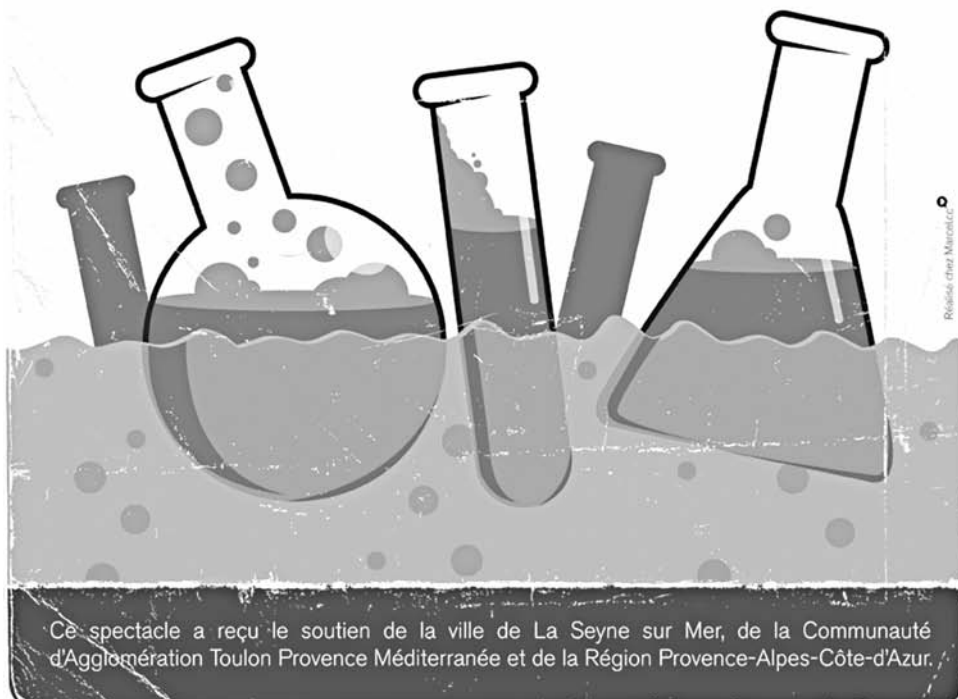
LA MÉMOIRE EST-ELLE SOLUBLE DANS L'EAU ?

Une expérience chimique et théâtrale sur la mémoire d'une ville
d'après le témoignage de femmes et de leurs souvenirs du chantier naval de La Seyne sur Mer

DIMANCHE 20 SEPTEMBRE 2009

Au pied du Pont des Chantiers - Parc de la Navale de La Seyne sur Mer

À 11H00 ET 18H00



Ce spectacle a reçu le soutien de la ville de La Seyne sur Mer, de la Communauté d'Agglomération Toulon Provence Méditerranée et de la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur.

L'institut Michel Pacha

Une station maritime à La Seyne-sur-Mer



Carton d'invitation de la XII^e exposition de l'Entente philatélique

Parmi les constructions originales et plutôt baroques construites par Michel Pacha à Tamaris dans la seconde moitié du XIX^e siècle, celle sise au numéro 1337 de la Corniche Pompidou, qui longe la baie du Lazaret, attire particulièrement la curiosité par son style mauresque, ses fenêtres à chapiteau et sa façade ornée de faïences colorées. L'appartenance à l'Université de Lyon, comme l'indique le fronton au-dessus de l'entrée et, malheureusement, les signes de décrépitude de plus en plus marqués des façades et des parties métalliques (grilles, volets) interrogent. Au bâtiment originel de 1891 situé en bordure de mer, le plus typé, s'ajoutent quelques annexes dont un second bâtiment en arrière-plan datant de 1966. Cet ensemble constitue l'Institut Michel Pacha, une station marine annexe de l'Université Lyon 1.

En avril 2008, le professeur Collet, président de l'Université Claude Bernard Lyon 1 prenait la décision d'interrompre définitivement les activités en physiologie marine sur le site universitaire de Tamaris, malgré ses

117 ans de bons et loyaux services.

Dernier directeur en date, je me propose de retracer l'histoire de l'Institut Michel Pacha des origines à sa fermeture, pour ne pas dire sa disparition. Vidés en effet de leurs personnels, sans entretien, les bâtiments et les appareils sont rapidement exposés à la corrosion par l'air salin et l'humidité entraînant leur destruction. Le texte qui suit résume une communication couvrant la période des origines (en 1889) à 1959, date à laquelle l'Institut Michel Pacha avait bien failli disparaître.

Jeune étudiant j'ai découvert en 1959 cette station lors de vacances familiales aux Sablettes. Deux stages effectués en 1963 et en 1964 ont orienté ma carrière universitaire vers la biologie. J'ignorais à l'époque que je rejoindrais la station en 1968 pour y accomplir toute ma profession de physiologiste de l'Université Lyon 1 pendant 41 années dont les 21 dernières en qualité de directeur de l'Institut Michel Pacha.

Les stations marines françaises et européennes antérieures à 1899

La fondation des stations marines répond à deux objectifs : développer de nouvelles directions à donner à la recherche fondamentale en biologie, promouvoir une recherche finalisée visant l'exploitation des ressources de la mer. Jean-Louis Fischer, www.histoire-cnrs.revues.org

Toute l'Europe et l'Empire Russe possèdent des stations marines; la France en compte 14 sur les 40 existantes dont la première érigée dans le monde, Concarneau en 1859.

Certaines stations n'ont eu qu'une existence temporaire, d'autres ont subsisté jusqu'à notre époque, avec parfois un changement de localisation ou de propriétaire. La plupart s'intéressaient à la zoologie et/ou l'algologie, l'océanographie générale (océanographie physique ou chimique, courantologie, etc), d'autres aux pêches. Certaines servaient aussi de base à l'organisation de grandes campagnes océanographiques sur la plupart des océans de la planète.

Les stations marines françaises et européennes dans la deuxième moitié du XIXe siècle

Principales stations françaises

-1859 : **Concarneau** : à la première station historique succède une nouvelle station construite en 1894 à

quelque distance de la première et toujours gérée par le Collège de France.

-1872 : **Marseille** : laboratoire temporaire de zoologie fondé allée de Meilhan.

-1872 : **Roscoff**, station fondée par Lacaze-Duthier et relevant de l'université de Paris.

-1873 : **Wimereux**, station provisoire fondée par Giard, remplacée en 1899 par une station définitive mais reconstruite sur un autre emplacement voisin.

-1875 : **Nice** : station privée provisoire créée par Fol et Barrois mais fermée en 1880.

-1879 : **Sète**, station provisoire de A. Sabatier passée en 1886 sous contrôle de l'Institut des Hautes Etudes et remplacée en 1892 par la station actuelle située à l'entrée du canal de Thau.

-1880 : **Villefranche-sur-Mer** : station privée de Fol, gérée par le Gouvernement en 1882.

-1881 : **Banyuls**, laboratoire Arago érigé par Lacaze-Duthier, université de Paris.

-1881 : **Saint Vaast-la-Hougue**.

-1882 : **Le Havre**, laboratoire de physiologie ouvert par Paul Bert et fermé en 1886.

-1883 : **station d'Arcachon**, rattachée à l'université de Bordeaux.

-1884 : **station aquacole de Boulogne-sur Mer** servant à l'étude des pêches.

-1888 : **Marseille**, station d'Endoume, remplace le laboratoire de zoologie allée de Meilhan.

-1894 : **Villefranche-sur-Mer**, station russe (Rochambeau), cédée à l'université de Paris.

-1891 : **La Seyne-sur-Mer Tamaris Institut Michel Pacha**, annexe du laboratoire de physiologie de la Faculté des Sciences de Lyon, puis de l'Université Lyon 1, fermé en 2008.

-1894 : **Ambleteuse** (Pas de Calais) station marine de la Faculté Catholique de Lille.

Autres stations d'Europe

Angleterre

-1888 : **Plymouth**, la plus ancienne.

-1887 : **Puffin Island station**, université de Liverpool, fermée en 1892, transférée Port-Erin.

-1892 : **Port Erin**, Ile de Man, Université Liverpool.

-1896 : **Piel in Barrow**, île de Roa.

Ecosse

-1884 : **Saint Andrews**, Gatty marine laboratory.

-1885 : **Millport Harbor**, remplacé par une station permanente en 1897.

-1890 : **Aberdeen** : laboratoire Baie de Nigg.

Allemagne

-1871 : **Kiel**, station de l'Université de Kiel.

-1892 : **Heligoland**, Prusse, station biologique royale.



La station de Sfax, Tunisie

Autriche

-1875 : *Trieste* : station zoologique royale.

Norvège

-1891: *Bergen*.

-1894 : *Dröbak*, université de Christiania.

Suède

-1877 : *Kristineberg*, station de zoologie marine.

Finlande

-1889 : *Esbo-Lofo*, station zoologique de l'université de Helsingfors.

Hollande

-1875 : *Zuyderzee*, station de Helder.

Espagne

-1886 : *Santander*, station de biologie marine, sans lien universitaire.

Russie

-1871 : *Sébastopol*, Crimée, station biologique.

-1880 : *Arkangelsk*, station arctique russe en Mer Blanche, déplacée en 1899 à Alexandrovsk.

Monaco :

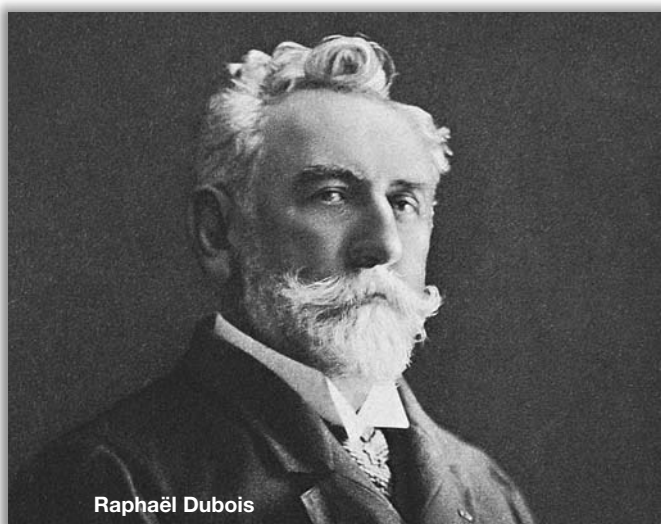
-1899, ouverture du *Musée Océanographique* sur le Rocher.

A l'orée du XX^e siècle les stations marines françaises composent un maillage dense le long de la Mer du Nord, de la Manche, de l'Atlantique et de la Méditerranée.

Les recherches qui y sont conduites concernent essentiellement des organismes arrivés morts, ces stations étant relativement peu ou mal équipées pour étudier la physiologie science du vivant. A la fin du XIX^e siècle, l'explosion des recherches dans cette discipline et l'émergence de la biochimie et des recherches finalisées (pharmacologie, cultures marines : éponges, perles, mollusques bivalves) ont montré l'intérêt de disposer de stations marines plus adaptées aux études sur le vivant. L'édification à Tamaris d'une telle station reste directement liée à la rencontre et à la personnalité de ses créateurs : le professeur Raphaël Dubois et ses recherches sur l'émission de lumière par les êtres vivants, et Michel Pacha, le mécène, bâtisseur de la station climatique de Tamaris.

Les fondateurs de l'Institut Michel Pacha

Raphaël Dubois, le savant (1849-1929)



Raphaël Dubois

Né au Mans le 20 juin 1849, il commence sa longue carrière comme préparateur de chimie et d'histoire naturelle à l'école de médecine de Tours dont il est lauréat en 1869. Aide médecin major au 71^e régiment de ligne pendant la guerre de 1870, il est nommé pharmacien de première classe puis interne des hôpitaux de Paris en 1875. Il obtient le titre de docteur en médecine de la faculté de Paris après avoir soutenu sa thèse en 1876, sur un sujet de pharmacologie *De l'influence des liquides alcooliques sur l'action des substances toxiques*. De 1882 à 1887, il entame une carrière scientifique, d'abord comme préparateur de physiologie à la Sorbonne dans les laboratoires de Paul Bert et de Dastre, et comme sous-directeur du laboratoire d'optique physiologique des Hautes Etudes de la Sorbonne. C'est là qu'il commence ses travaux sur les organismes émetteurs de lumière, la bioluminescence, trouvés par hasard au Havre dans un chargement de bois provenant des Antilles. Il soutient en 1886 une thèse de docteur ès sciences sur les élatéridés lumineux (insectes qui émettent de la lumière lorsqu'ils sont excités).



Lampe à bactéries

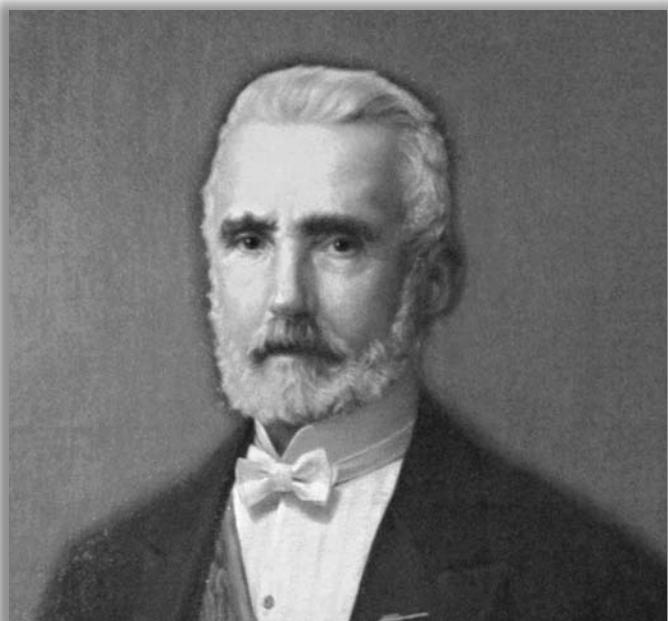
Raphaël Dubois devient, en 1887, le second directeur de la chaire de physiologie générale et comparée de la faculté des Sciences de Lyon créée en 1884. C'est la deuxième en France après celle de la Sorbonne occupée par Claude Bernard. Titulaire d'un doctorat en pharmacie, en médecine et en sciences, il a également fait un

stage post-doctoral à Heidelberg, fait rarissime à l'époque en France. C'est son intérêt pour l'étude de la bioluminescence qui sera à l'origine de sa rencontre avec Michel Pacha et de la fondation de l'Institut qui en portera le nom.

Michel Pacha, Comte de Pierredon, le bâtisseur (1819-1907)

Enfant de Sanary, Blaise Marius Michel est d'abord capitaine au long cours pour le compte d'armateurs marseillais (1837-1855). Il sillonne les côtes du Moyen-Orient, possessions de l'empire ottoman. Dépourvues de signalisation, ces côtes sont très dangereuses et les échouages fréquents. Le navire du commandant Michel s'échoue devant Alexandrie en mai 1854. Quelques mois plus tard, il est chargé de rapatrier en France l'équipage d'un vaisseau de guerre français, coulé à Eupatoria, (et le général de Montebello, aide de camp de Napoléon III et son état-major). Au cours de la traversée, Michel propose la création de phares pour sécuriser ces côtes orientales, projet que le général de Montebello présente

à Napoléon III et aux amirautés française, anglaise et turque, qui l'acceptent. De 1855 à 1860, Marius Michel est fonctionnaire de l'Empire Ottoman et bâtit au total 150 phares et balises. En 1879, le sultan Hamid II lui donne le titre de Pacha. Devenu officiellement Michel Pacha, il obtient l'exclusivité du commerce avec l'Empire Ottoman et acquiert une fortune confortable. Il achète des terrains à Sanary puis à La Seyne et se fait construire un château, quartier du Manteau, et bâtit la station climatique de Tamaris, la première sur la côte méditerranéenne française.



Michel Pacha

Les grandes étapes de la fondation de l'Institut Michel Pacha

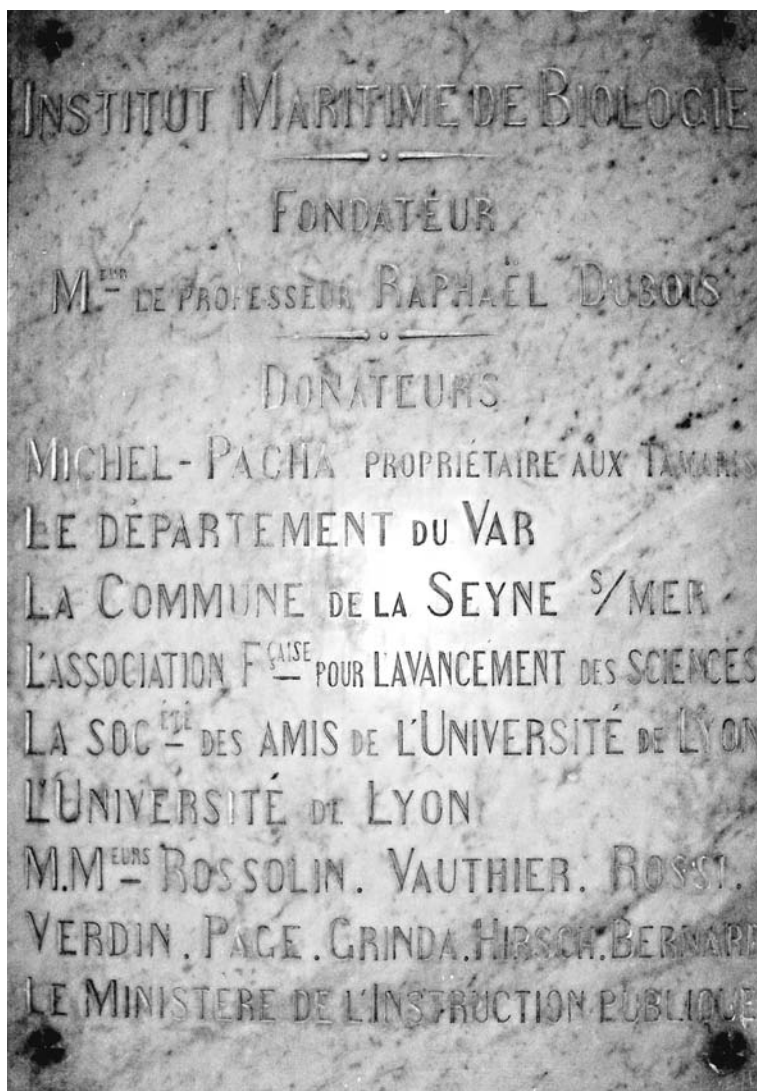
La rencontre entre Raphaël Dubois et Michel Pacha

Au cours de ses travaux sur l'émission de lumière par les êtres vivants, Raphaël Dubois entreprend une recherche systématique des espèces bioluminescentes pour en étudier les mécanismes responsables. Mis à part certains insectes, (vers luisants, lucioles), des bactéries et deux espèces de champignons supérieurs (basidiomycètes), tous les organismes émetteurs de lumière semblent exclusivement marins. Dubois parcourt les côtes françaises en cherchant à trouver place dans l'une ou l'autre des stations marines existantes, mais en vain. Il aboutit vers 1886-1887 à Tamaris où la baie du Lazaret est particulièrement riche en dates blanches, mollusques bivalves savoureux et émetteurs d'un mucus qui devient lumineux dans l'eau de mer. A cette occasion, il fait la connaissance de Michel Pacha (autour d'un tapis vert, disent les mauvaises langues !) qui lui propose son aide pour continuer ses recherches. En janvier 1888, Michel Pacha et Raphaël Dubois décident la construction d'une station de biologie destinée à des études de physiologie marine.

La donation

En 1890, Michel Pacha fait don à la Faculté des Sciences de Lyon d'un terrain de 2715 m² et de mille mètres cubes de pierre de construction. Ce terrain appartiendra à perpétuité à la faculté de Lyon si elle accepte le legs, et portera un laboratoire maritime annexé à la chaire de physiologie de Lyon, dirigé par le physiologiste Raphaël Dubois. L'établissement portera le titre d'Institut Michel Pacha. Un décret ministériel autorise le doyen de la Faculté des Sciences de Lyon à accepter cette donation mais pour un laboratoire de zoologie. Raphaël Dubois exige une station de biologie. Comme il est considéré par le ministère, comme une annexe du laboratoire de physiologie de la faculté, les frais de fonctionnement du nouveau laboratoire sont du ressort de la dite faculté et non du ministère dont les crédits restent réservés à des laboratoires parisiens. Rien de nouveau donc, sous le soleil de la décentralisation !

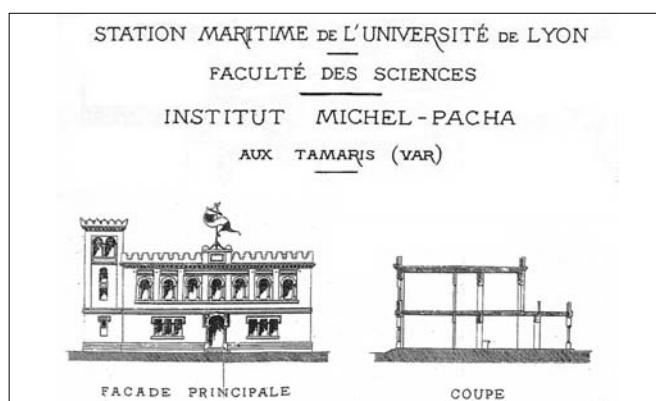
Les donateurs : plaque située à l'entrée de l'Institut Michel Pacha



Le financement

Raphaël Dubois cite les sommes promises ou reçues pour la construction de la station (en francs-or de l'époque) :

• terrain donné par Michel Pacha : 2715 m ² à 10Fr le m ²	27 150 Fr
• matériaux de construction, Michel Pacha	6 000 Fr
• location d'un laboratoire provisoire (Val Mer) pour 2 ans	1 600 Fr
• divers travaux d'aménagement par Michel Pacha	300 Fr
• subvention Association Avancement des Sciences	1 000 Fr
• subvention votée par la commune de La Seyne	15 000 Fr
• subvention votée par le Conseil Général du Var	8 000 Fr
• don d'un lyonnais universitaire	500 Fr
• don d'un autre universitaire lyonnais (sans doute R. Dubois)	2 000 Fr
• Association des Amis de l'Université de Lyon	300 Fr
Total	61 850 Fr



La première pierre est posée le 26 septembre 1891 et la construction se termine en 1899 à la suite de retards multiples, administratifs et financiers.

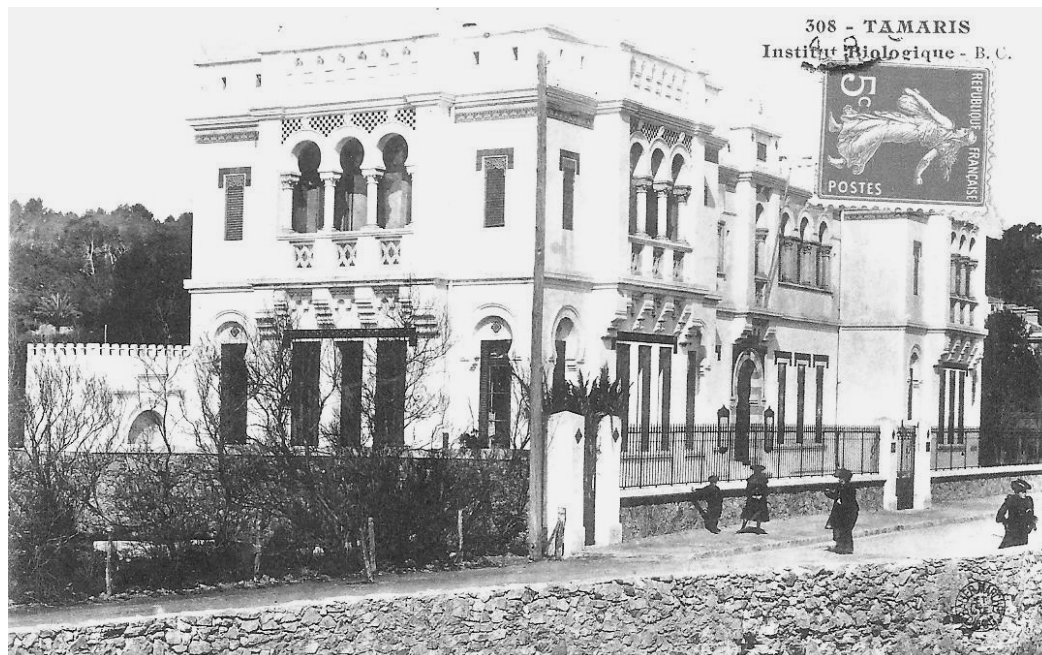
A un premier projet succède le bâtiment définitif décidé en 1896, après un apport de 42 000 fr de l'Université pris sur ses fonds propres.

L'Institut Michel Pacha est finalement composé de deux bâtiments carrés réunis par une construction décalée et

parallèle au bord de mer. L'ensemble comporte un étage sur rez-de-chaussée surélevé et les constructions sont bâties sur pieux du fait de la nature inondable du terrain en bordure de mer. L'édifice est du style ottoman voulu par Michel Pacha sur sa façade côté mer seulement, les plans étant réalisés bénévolement par Paul Page, l'architecte de Michel Pacha, aidé par Hirsch, architecte de la ville de Lyon. L'ensemble comporte un parc arboré avec des palmiers et diverses annexes : bassins à terre alimentés en eau douce ou eau de mer et bassins viviers en mer, volières le long de l'enceinte nord et un hangar à bateaux bordant, à l'ouest, le chemin du Croûton.

Une plaque en marbre apposée dans le hall d'entrée donne les noms des généreux donateurs et un blason rappelle les relations entre Michel Pacha et l'Université de Lyon. Pendant la construction, Raphaël Dubois mène ses travaux de recherche à la villa Val Mer, résidence fournie par Michel Pacha, située immédiatement au côté nord du futur institut.

Le règne de Raphaël Dubois à Tamaris et ses recherches



L'Institut au début du xx^e siècle

De 1891 à 1920, Dubois partage ses activités entre son laboratoire lyonnais et des séjours à Tamaris à l'Institut Michel Pacha.

Il en devient officiellement le directeur en 1911 et le conservateur de 1922 jusqu'à sa mort en 1929. L'Institut n'est utilisé que deux à trois mois par an et ne possède ni équipe ni équipement permanent, sinon un gardien qui pratique la pêche.

C'est une période très riche en découvertes, du fait de la jeunesse de la physiologie marine où tout reste à découvrir.

Pendant trente ans Raphaël Dubois consacre ses recherches à la bioluminescence (dite *lumière froide*) des animaux, des bactéries et de certains organismes unicellulaires du plancton. Il tente d'élucider les mécanismes intimes et montre qu'il s'agit de réactions de type enzyme-substrat. Il propose les noms de *luciférase* pour l'enzyme (on dit zymase à l'époque) et *luciférine* pour le substrat, noms toujours en vigueur 120 ans après.

Les travaux de Raphaël Dubois peuvent se regrouper en douze rubriques (soit 300 communications, notes et ouvrages) :

- la production de lumière par les êtres vivants et effets de la lumière : 74 publications.
- électricité, magnétisme, rayons X : 23 notes et mémoires.
- rôles de l'eau dans la Vie : 11 publications, recherches sur les biosynthèses, 9 notes.
- effets de la chaleur, thermogenèse, hibernation, sommeil : 70 notes
- pharmacodynamique : anesthésie, toxicologie, narcose : 61 ouvrages, dont le dictionnaire de physiologie de Charles Richet.
- pathologie animale et pathologie expérimentale : 9 publications.
- étude des soies naturelles : 14 notes , des pigments : 24 publications.
- physiologie comparée des fonctions et psychophysiologie : 57 ouvrages et mémoires.
- psychophysiologie : 10 notes.
- mise au point d'instruments de physiologie, y compris une lampe à bactéries lumineuses éclairant une salle de l'exposition universelle de 1900 à Paris : 7 ouvrages.
- perliculture, spongiculture, production de nacre : 20 publications et construction d'une station marine à Sfax, Tunisie.



Blason figurant à l'entrée de l'Institut (le lion et le croissant)

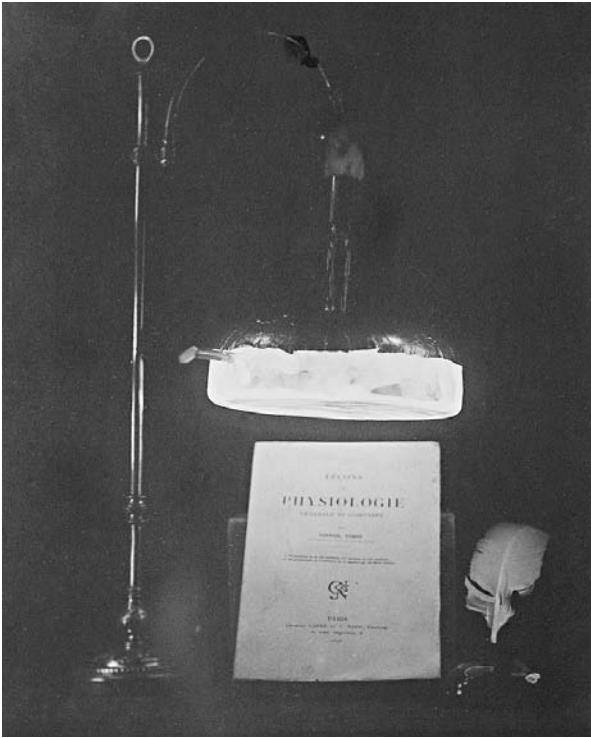
- communications à caractère philosophique comme le pacifisme : 24 publications.

L'institut à l'époque de Raphaël Dubois contient seulement deux pièces à usage scientifique : son laboratoire dans la tour nord et la salle des collections, entre le laboratoire et l'entrée. Cette salle comporte des vitrines sur trois côtés, offertes par les frères Auguste et Louis Lumière.

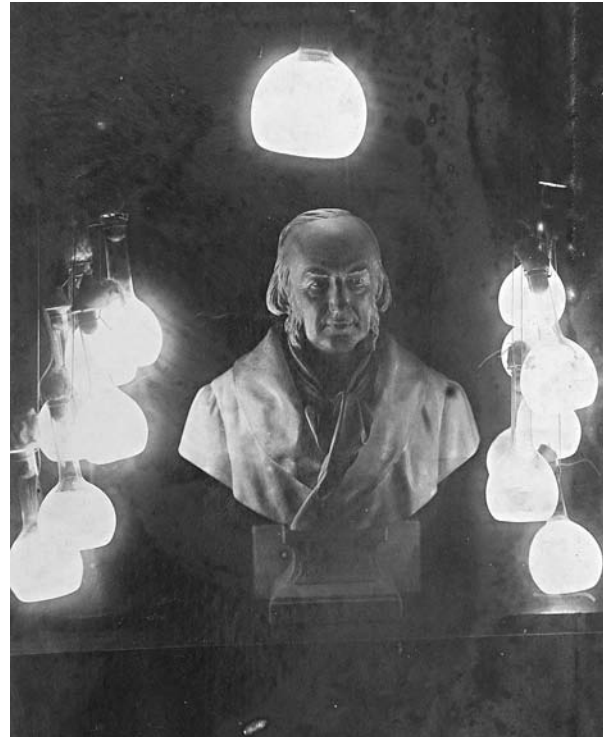
Les volières construites le long du mur nord l'ont été sur décision de Dubois : il avait envisagé d'utiliser les goélands comme transporteurs pour la poste aux armées, à l'instar des pigeons voyageurs. Le projet est resté sans suite avec cet oiseau trop fantasque pour cette mission. Il semble que ce projet, comme les nombreux articles sur le pacifisme qu'il a produit, proviendraient du profond traumatisme dû aux deux guerres dont il a été acteur puis témoin.



Raphaël Dubois dans la salle des collections



Lampe à bactéries lumineuses



Buste éclairé par des lampes à bactéries lumineuses

Les élèves de Raphaël Dubois

Raphaël Dubois a formé peu d'élèves ayant réellement travaillé à Tamaris. Allemand-Martin a travaillé sur l'huître perlière et la spongiculture ; Dautzenberg, spécialiste des mollusques et co-auteur de l'atlas des mollusques du Roussillon, et enfin Couvreur, qui succède à Dubois. Ce faible nombre d'élèves directs s'explique par l'occupation de la station limitée aux périodes de vacances, à l'absence d'enseignements sur place, mais surtout par la très forte personnalité de Dubois qui a considéré l'institut comme son domaine réservé. D'ailleurs à sa retraite, Dubois conserve la direction de Tamaris en se faisant nommer conservateur jusqu'à sa mort.

La Régence : Edmond Couvreur



Elève de Raphaël Dubois, Edmond Couvreur lui succède à la chaire de physiologie générale à Lyon en 1922 puis comme directeur de l'Institut Michel Pacha en 1924. Il décède subitement en 1926. Il laisse quelques recherches faites quand il était élève de Dubois : celles sur le sang des mollusques gastéropodes

marins, les dérivés de l'hémocyanine et les mécanismes respiratoires de la torpille.

Henri Cardot ou l'âge d'or de la station de Tamaris (1926-1941)

Cardot est issu d'une famille de naturalistes de renom : Louis Pire, son grand père maternel, est un botaniste belge réputé ; son père, Jules Cardot spécialiste reconnu



des mousses, et son oncle, Philippe Dautzenberg, un zoologue spécialiste des mollusques de réputation internationale.

Henri Cardot est un spécialiste d'électrophysiologie. De 1917 à 1927, il travaille en microbiologie dans le laboratoire de Charles Richet (Faculté de Médecine de Paris) où il étudie la variabilité du

bacille lactique cultivé sous conditions environnementales inhabituelles (température, composition ionique du milieu, toxiques).

Successeur de Couvreur à la chaire de physiologie de Lyon en 1927, il s'intéresse immédiatement à la station de Tamaris et entreprend des recherches sur la réactivité des tissus spontanément actifs comme le cœur et le neurone géant des mollusques, un de ses domaines de prédilection.

A la mort de Dubois en 1929, il entreprend de développer considérablement l'Institut Michel Pacha. Il le fait passer de la juridiction de la Faculté des Sciences à celle de l'Université de Lyon. Il y mène des recherches de physiologie marine selon deux grands axes : la neurophysiologie et le milieu intérieur, principalement des invertébrés marins. Son but est de faire de Tamaris un centre actif d'études réunissant des physiologistes, des zoologistes, des botanistes et des chimistes pour un plus grand profit réciproque.

Il ouvre très largement la station à de nombreux chercheurs français de haut niveau et parmi lesquels Binet, Levy, Blanchetière, Richet, Bachrach, Roger, Verne,

Lapicque, Roche. Il y accueille des conférenciers prestigieux tels Francis Perrin père de la physique atomique, Gustave Roussy le cancérologue, Frédéric Joliot-Curie. Il attire de nombreux chercheurs étrangers comme Veloso (Portugal) Baldwin, Fox et Needham (Grande Bretagne). Il est en rapport avec des personnalités scientifiques du monde entier, comme Harvey (Etats Unis) considéré comme le spécialiste de l'eau de mer. Il accueille enfin à Tamaris, en 1936, la dixième réunion de l'association des physiologistes.

L'activité scientifique de Cardot apparaît très structurée et organisée selon un nombre réduit d'axes intéressant la physiologie comparée des organismes : milieu intérieur (composition ionique, métabolisme, pression artérielle, spécificité protéique des transporteurs d'oxygène) et l'électrophysiologie (propagation des potentiels d'action dans les fibres nerveuses isolées).

Cardot accueille à Tamaris de nombreux élèves : Jullien et Morin, tous deux également élèves de Policard et surtout Arvanitaki qui va s'intéresser avec Fessard à la conduction dans les fibres isolées d'axones géants du calmar et de l'aplysie, mollusque gastéropode appelé aussi limace de mer ou lièvre de mer.

Les travaux de Cardot et de ses élèves à l'Institut Michel Pacha ont produit 271 publications, dont 251 concernent spécifiquement des animaux marins, publications parues dans des revues de haut niveau scientifique de langue française et de langue anglaise.

Les heures sombres : la guerre et l'après guerre (1942-1947)

A la mort d'Henri Cardot, la direction de la chaire de physiologie est provisoirement reprise par Emile Terroine (il deviendra le premier directeur du CNRS après la guerre). Directeur de l'Institut Michel Pacha, il n'y met jamais les pieds. La station est occupée d'abord par les troupes italiennes puis allemandes. Les appareils scientifiques sont dispersés, volés, détruits et de nombreux documents originaux, qui n'avaient pas été rapatriés à Lyon, sont perdus. Au moment du sabordage de la flotte à Toulon, le souffle des explosions brise les vitres et une partie de l'Institut est endommagée. Jusqu'en 1947, la station est fermée à toute activité scientifique.

Daniel Cordier : la survie (1948-1960)

Daniel Cordier, successeur de Cardot, ne prend la direction effective de la chaire de physiologie qu'après 1945. Son passage à Cambridge pendant la guerre le met en contact avec les physiologistes et les biochimistes anglais comme Barcroft, Haldane et Henderson qui sont très orientés dans la physiologie comparée. Avec Cordier, vétérinaire de formation, on assiste à un retour à la physiologie générale, mais à Lyon, car Tamaris est alors à l'état de ruine.

La question se pose sérieusement de raser l'Institut Michel Pacha. Mais Daniel Cordier maintient la station

et la remet en état. Décision courageuse car les matériaux de construction son contingentés. En 1950, d'une manière très sporadique, les activités de recherche reprennent.

Le plus grand mérite de Cordier est de s'entourer de nombreux élèves dont Dessaux, Chanel, Bange, Barnoud et surtout Pérès qui apprécient le potentiel que représente cette station. Ils entreprennent sous la direction de Cordier une série de recherches sur le métabolisme comparé d'espèces animales variées, marines ou continentales.

Daniel Cordier a eu un rôle déterminant en remettant l'Institut en état, en y attirant des chercheurs capables de relancer une recherche de bon niveau et d'assurer un contact avec des scientifiques de renommée internationale.

La survie étant effective, la porte était dorénavant ouverte pour développer cette station vieille à ce moment d'un demi-siècle. Cette renaissance qui est à porter au crédit de Daniel Cordier prendra toute son importance sous la direction de Gabriel Pérès à partir de 1960 et fera l'objet d'une autre et prochaine communication.



Daniel Cordier

«Quand ce n'est pas à Dieu, c'est au diable que tu parles»

Gilbert Louage, un artiste hors norme (1930-1975)

Impossible de parler de l'Ecole des Beaux-Arts de Toulon, du Groupe 50, de l'effervescence intellectuelle et artistique de Toulon, La Seyne, Six-Fours ou du Var de 1950 à 1975 sans évoquer la figure lumineuse de Gilbert Louage.

Gilbert Rameau est né à Paris le 27 Novembre 1930. En 1935, à la suite du mariage de sa mère avec Robert Louage, employé des chemins de fer, il devient Gilbert Louage. Il connaît une enfance pauvre, solitaire mais heureuse, et passe de longues heures dans les entrepôts d'expédition du Petit Journal encombrés de montagnes de journaux, magazines et revues invendus avec leurs millions de mots et les milliers d'images qui deviennent très vite son terrain de jeux, de rêverie, d'aventures et d'exploration.

Il regarde, feuillette, observe, s'attarde, découpe, collectionne, lit, dessine et copie les illustrations. Cette intense activité silencieuse et immobile fera naître en lui deux passions : la lecture et le dessin, qui orienteront toute sa vie. Comme Alice aux pays des Merveilles, l'enfant est entré dans le monde enchanté de l'image et de l'écrit. Il n'en sortira plus.



Gilbert Louage, 1970

Naissance du sens artistique

Enfance solitaire aussi, entre ses deux vieilles tantes qu'il adore et qui l'adorent, chez lesquelles il se rend souvent. C'est une autre caverne d'Ali Baba qu'il découvre là, car les vieilles dames collectionnent et accumulent dans leur logement tous les vieux objets de la Belle Époque : lampes, éventails, ombrelles, poupées, vases, dentelles, cadres, colifichets et bibelots, robes et crinolines, broches et camées, bustes et figurines de plâtre peint. Son goût pour les antiquailles et les « vieilles vieilleries » y trouvera son origine. Du même coup, cette part de féminité que nous portons tous en nous lui sera ici obscurément

révélée, justifiée, valorisée, cultivée. De même que l'ingéniosité des deux dames à se confectionner de belles robes dans de vieux tissus suscitera chez l'enfant l'élan vers la création qui est — pensons-nous — d'essence féminine. Mais toujours et surtout, il revient à la lecture et dévore tout ce qui lui tombe sous la main.

Du *Petit Journal* à *l'Illustration*, de *Belles soirées* au *Magasin pittoresque*, du catalogue de La Belle Jardinière aux magazines de mode, des éditions de littérature populaire au théâtre de Boulevard, des romans-feuilletons à la littérature classique, avec sa curiosité comme seul guide, sans ordre et sans méthode, il va acquérir une culture diverse et variée.



Le Grand Meaulnes, gouache, 1951

La ville, l'école, la rue

C'est à Bobigny, en Seine-Saint-Denis, que ses regards découvrent une ville, une ville ouvrière avec ses ingrates maisons de meulière, ses minuscules jardins, ses clôtures, ses fabriques, ses cheminées d'usines lâchant dans le ciel leurs panaches de fumée grise, ses tas de charbon et ses entrepôts de bois, le canal de l'Ourcq et ses chemins de halage, avec le pont de chemin de fer qui barre l'horizon.

C'est le terrain de jeu des gamins de la rue, ses copains. La rue, c'est celle du Bon Pasteur ou celle du canal de Pantin où se dresse la maison familiale, un pavillon gris avec un petit jardin et un poulailler fermé par une clôture en ciment. Bolnich comme l'appellent les enfants, c'est l'école vers laquelle on converge en bande, pèlerine au vent. La ville, la rue, l'école, ce sont des années de formation. L'école laïque d'abord, où son bon maître « le faisait rêver en lisant de beaux textes », puis celle des « frères », sévères mais bienveillants.

Sa formation — tragique celle-là — viendra aussi de la guerre. Les difficultés de ravitaillement, le système D pour se procurer un complément de nourriture ou un supplément de charbon pour ne pas mourir de froid, les alertes, l'étoile jaune de certains enfants, le salut aux couleurs et la chanson à la gloire du maréchal Pétain avec au loin les sinistres bâtiments de Drancy. Il n'est qu'à lire les petits textes qu'il écrira plus tard dans ses «Souvenirs d'un enfant» ... pour se rendre compte combien l'empreinte a été profonde, non seulement sur sa sensibilité, mais aussi sur son oeuvre, et nombre de ses illustrations puiseront ici une couleur du ciel, là l'architecture d'une maison et de sa clôture, une grille,

un coin de rue, une palissade de planches, la silhouette d'un arbre dépouillé ou d'une élégante comme autant de « tableaux naïfs peints avec une grande précision ».

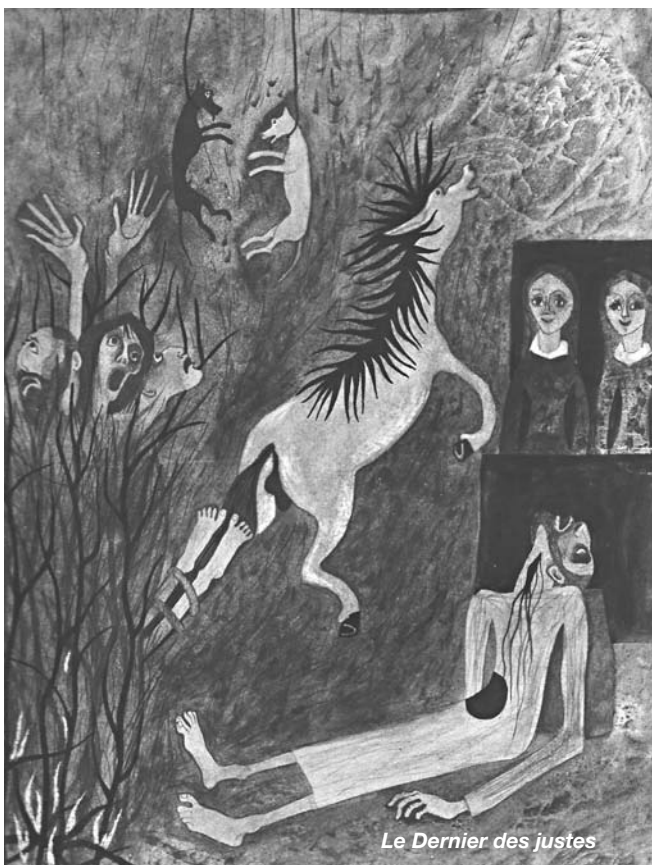


Georges Dandin, gouache

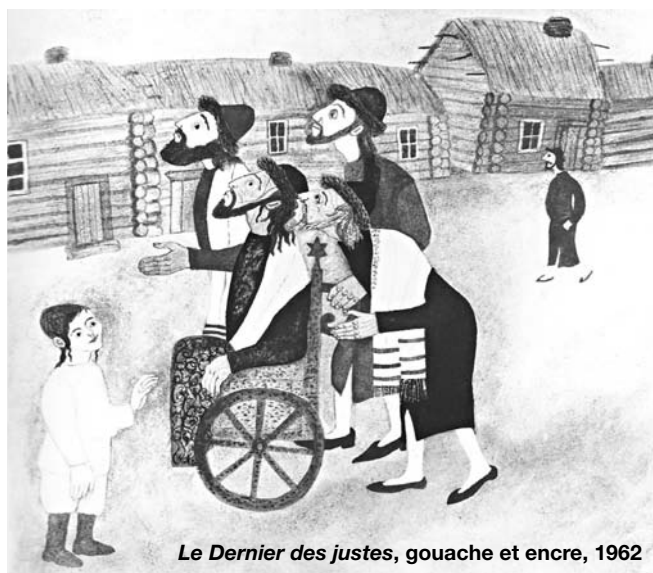
Une nouvelle vie

En 1945 la famille quitte Paris et vient s'établir à La Seyne où Robert Louage a été muté. Elle s'installe dans un petit logement de la cité ouvrière. La passion du théâtre qui s'était manifestée à l'occasion d'une fête enfantine, le pousse à s'inscrire à l'école des Beaux-Arts de Toulon, en classe de décoration. Molière est son premier inspirateur et, dans ses gouaches, il imagine les décors et les costumes de *L'Avare* et des *Fourberies de Scapin*.

Très vite, ses professeurs Eugène Baboulène et Henri Pertus découvrent et reconnaissent ses aptitudes. Il se lie d'amitié avec Jacques Burois, Pierre Anfosso, Robert Mendoze. En 1949 la famille vient habiter à Six-Fours où elle a acquis une petite maison. Gilbert Louage remporte plusieurs prix décernés par l'école et par la ville de Toulon à chaque fin d'année.



Le Dernier des justes



Le Dernier des justes, gouache et encre, 1962

En 1950, Pierre Anfosso, Jacques Burois, Robert Menoza et lui fondent le Groupe 50. La galerie de La Palette et le musée de Toulon présentent leurs premières expositions. La presse se fait l'écho de l'éclosion de ces jeunes artistes toulonnais pleins d'avenir. Pour parfaire leurs talents et enrichir leur culture, les quatre amis décident d'aller vivre à Paris, capitale des arts et des artistes. Ils passent des journées entières à visiter les grands musées, à contempler les grandes oeuvres et à s'imprégner des techniques des grands maîtres. Mais ils se heurtent assez vite aux dures réalités et, leurs maigres ressources épuisées, ils décident de leur repli sur Toulon.

De 1951 à 1953, Gilbert Louage effectue son service militaire à Nice. Les moments qu'il réussit à « voler à l'armée », il les passe à lire, à s'instruire de l'actualité artistique et littéraire. Il profite aussi de ses courtes « perms » à Six-Fours, pour reprendre ses pinceaux et ses crayons.

L'aventure de Correns

À sa libération, le groupe loue une vieille et grande maison à Correns. Commence alors l'aventure de Correns. C'est là que Gilbert Louage s'essaie à sa première tapisserie, à l'aiguille, sur une toile de sac de jute, tendue sur un

cadre. C'est une révélation. Avec la décoration et l'illustration, il vient de trouver sa voie : la tapisserie. Mois de vie intense, mois d'ivresse, mois féconds. Les jeunes artistes présentent leurs oeuvres au Salon de la Jeune Peinture Contemporaine à la biennale de Menton. La presse signale « ces jeunes peintres... exilés dans un vieux village du Haut-Var d'où nous parviennent cette magnifique tapisserie, ces splendides illustrations, ces remarquables peintures ... » et Ludovic Altieri parle du « Barbizon de la jeune peinture toulonnaise ».

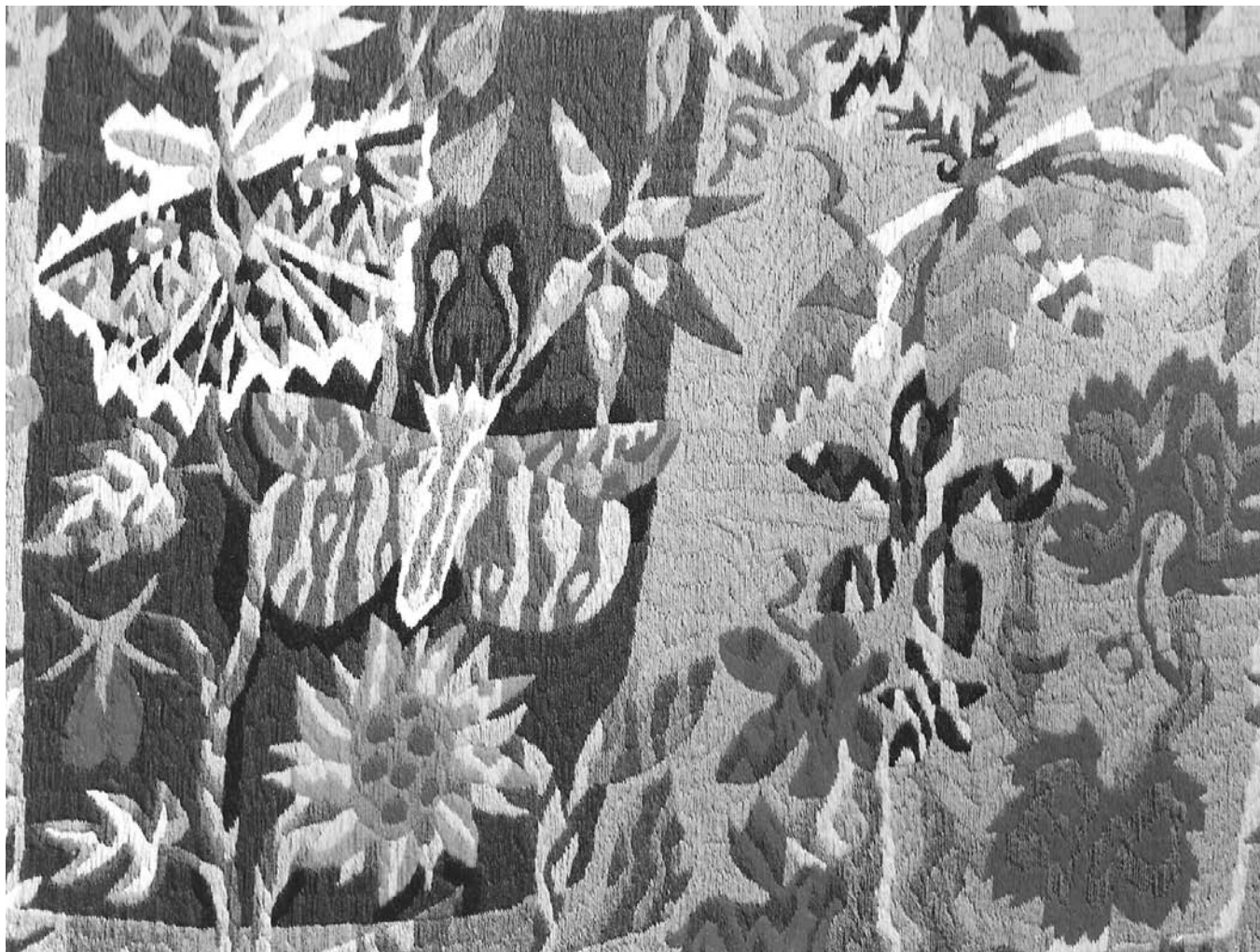
Correns, histoire d'une amitié. Non dénuée de tensions et de tiraillements cependant pour ces trois jeunes artistes, unis par une même passion mais aux personnalités si différentes. Aventure aussi exaltante que brève. « Tant de projets sont restés à l'état de projets », regrettera Robert Menoza. La brouille éclatera en 1954, à l'occasion d'une fête aux Saintes-Maries-de-la-Mer, provoquant la rupture et la dislocation du Groupe 50.

Le diable et le Bon Dieu

En 1955, Gilbert Louage est à Paris. Il se mêle à la bohème artistique de la capitale et y connaît une existence mouvementée où sa double personnalité est déchirée par



La rencontre, assemblage de tissus, 1974



Les saisons (détail), tapisserie, 1968

l'appel de la chair et par celui de la plus haute spiritualité. Il sort de ces affrontements, meurtri, rompu, rendu. Il entrecoupe ses séjours dans la capitale par des retraites pieuses ou familiales. Il se rend à Sivry Coutry dans l'Allier, terre du Grand Meaulnes, puis à Vezelay, et séjourne à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, dans l'Yonne.

L'étude de l'Évangile selon Saint-Jean et ses nombreuses lectures fournissent à son inspiration des thèmes nombreux et variés. En 1958, sous le patronage de Robert Bresson, il présente *les Contes de Perrault, le Grand Meaulnes, les Noces de Cana* à la galerie Art et Tradition chrétienne et l'année suivante au Salon d'art sacré à Vézelay. Des pères le font admettre chez les pères Carmes à Bruxelles, retraite dont il rêvait. Il s'intéresse alors au chant grégorien, à l'art religieux médiéval et se livre à un travail d'ornementation et de broderie d'or sur une vingtaine de chasubles.

Une visite en Espagne fournit une ample matière à son oeuvre, illustrée avec la figure de Sainte Thérèse d'Avila et les grands personnages de la littérature espagnole. Toute cette production est exposée aux galeries La Palette à Toulon, Art et tradition chrétienne à Paris et Georges Barry à Saint-Tropez.



Les saisons (détail), tapisserie, 1968

Un travailleur acharné

Période d'intense activité — ceux qui l'ont connu parlent d'un travail acharné il mène de pair ses grandes tapisseries, ses illustrations, ses décors et costumes pour le théâtre. *Le Prince heureux* d'Oscar Wilde, *La Main enchantée* de Gérard de Nerval, *Barbe Bleue* de Charles Perrault, *Le dernier des Justes* de Schwartz-Bart, *Jésus-la-Caille* de Francis Carco, *Madame Bovary* de Gustave Flaubert donnent naissance, pour chacune de ces grandes oeuvres littéraires, à une série magistrale d'illustrations à la gouache.

La facture nouvelle, les riches coloris toujours harmonieux, les dessins aux détails d'une extrême finesse sont propres à rendre l'intimité des personnages et l'atmosphère dans laquelle ils baignent. Tous réunis, ils constituent un ensemble d'une poésie touchante et délicate.

En 1962, il illustre *Minuit* de Julien Green, en qui Gilbert Louage découvre un frère d'âme. N'a-t-il pas lui aussi hésité à ses débuts entre une carrière de peintre ou d'écrivain !

Cette profonde sympathie du « jeune artiste, un grand garçon mince aux yeux gris pâle » avec l'oeuvre, sera très nettement perçue par l'écrivain qui en rendra compte dans son Journal : « Il a vu ce que j'ai vu en l'écrivant. C'est le seul cas que je connaisse d'une rencontre à peu près parfaite entre l'auteur et l'illustrateur. » Cette appréciation est d'autant plus précieuse qu'elle vient d'un amateur d'art auteur de plusieurs ouvrages d'art.



Adrienne Mesurat, gouache, 1974

Elle s'asseyait sur le rebord, dans l'embrasure et, pour mieux voir, d'une main agrippait le rideau, de l'autre s'appuyait contre la gouttière, le corps penché au-dessus du jardin

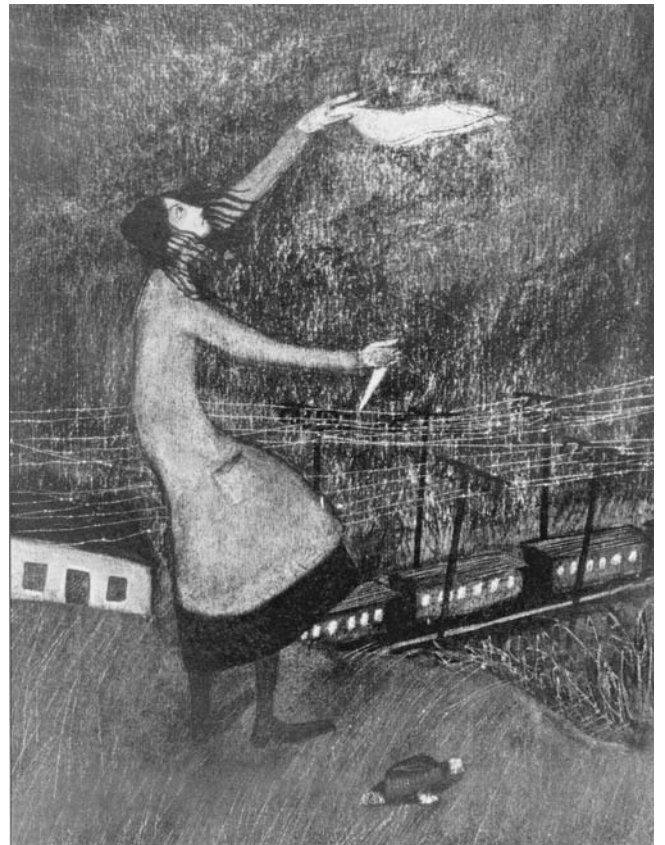
Julien Green

Tapisseries

En concomitance avec l'illustration des grandes oeuvres littéraires, Gilbert Louage mène son oeuvre tapisserie. Depuis l'origine et pendant près de vingt ans, il s'est attaché à suivre avec scrupule, par respect de l'esprit qui ne va pas sans le respect de la forme, une certaine tradition. Tout l'y poussait : son goût du travail solitaire, sa foi profonde qui l'incitait à s'intéresser puis à s'inspirer de l'art religieux du Moyen- Âge, qui n'allait pas pour lui sans une obéissance aux techniques médiévales, au graphisme fait de simplicité et de stylisation, afin de ressusciter le « merveilleux chrétien », cette « mer de poésie ».

À l'aiguille et au point lancé — un travail long, pénible et fastidieux qui lui prenait des mois voire des années — il réalise de 1958 à 1970, des tapisseries monumentales comme *Le Chemin de croix* (250x185) — qui lui demanda trois ans de travail — *Les Saisons* (480x270), *La Cafetière rouge* (172x140), *Telo Martius* (107x102), *Saint-François, théâtre, danse, musique* (303x123) et d'autres aux dimensions apparemment plus modestes mais qui ne lui demandèrent pas moins de peine. Ses amis diront qu'il s'en plaignait souvent, mais qu'il n'en continuait pas moins sa longue et pénible tâche. En 1964, il expose à Narbonne, au Palais des archevêques.

En 1965 il présente son *Chemin de croix* à la chapelle du couvent de Bruxelles, puis en 1966 à La Palette à Toulon. En 1968 il a l'immense douleur de perdre sa mère qui eut une influence déterminante sur sa vie et sur son oeuvre.



Minuit, gouache noire, 1963

Le fou de théâtre

Nous l'avons déjà dit : Gilbert Louage mène tout de front. Quoiqu'il n'ait jamais cessé de s'intéresser et de travailler à des maquettes, des décors et des costumes de théâtre, sa collaboration avec César Gattegno au Théâtre du Rocher de La Garde va connaître, à partir de 1969, une activité ininterrompue. Il peint les décors et les costumes de *La Farce de maître Pathelin*, donna vie à *La Marcolfa* et à *On déshabille les femmes et on expédie les cadavres* de Dario Fo, à *Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carol, au *Brave soldat Schveck* d'Haseck, à *La Mère* de Gorky.

« Pendant toutes ces années, il n'a jamais accepté un centime de la Compagnie », dira le directeur du Théâtre. N'est-ce pas la marque d'un fou de théâtre comme on

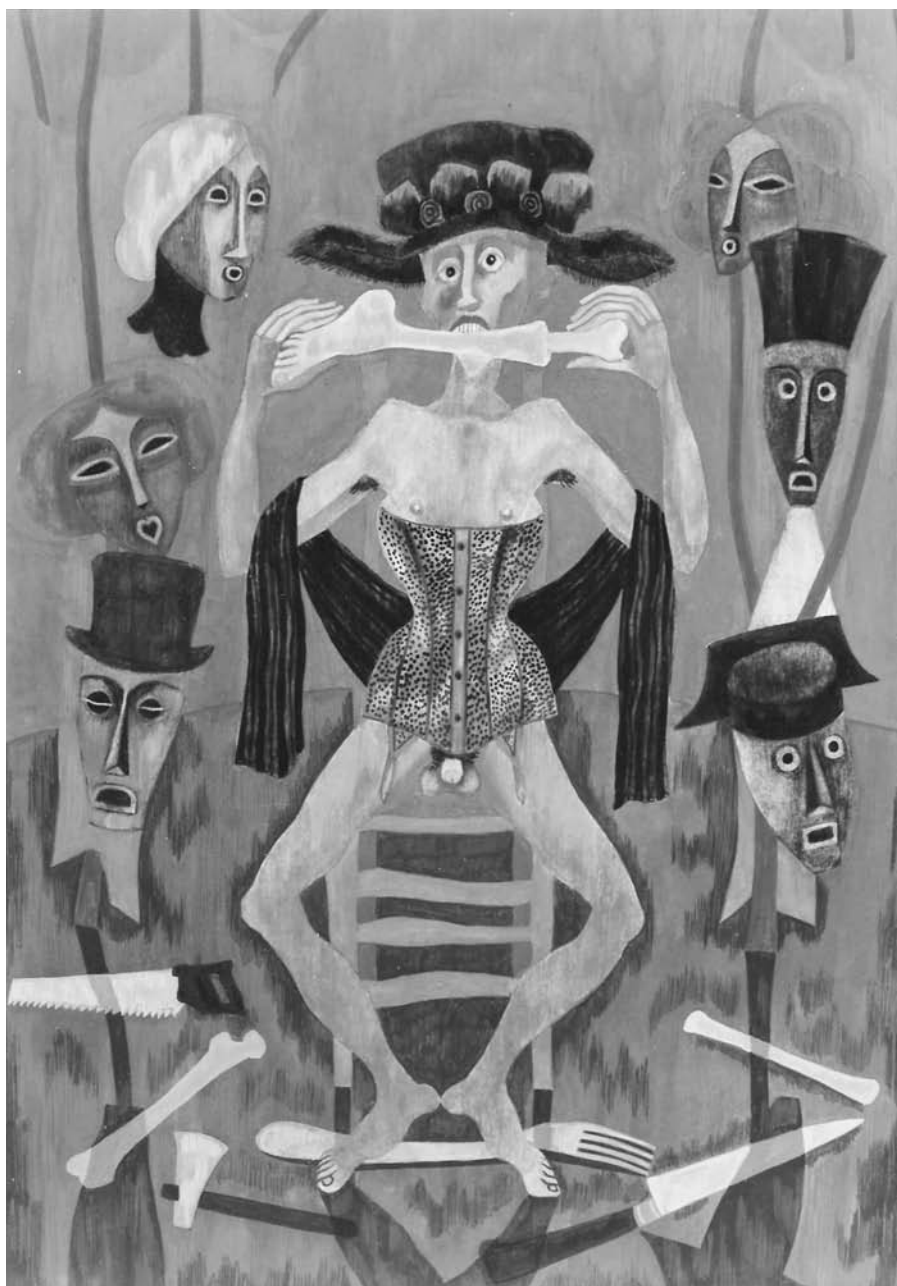
dit d'un fou de dieu ! « Pendant six ans, Gilbert Louage sera l'âme du Théâtre du Rocher ». Son intérêt pour les choses antiques ne se cantonne pas à collectionner les jouets, les poupées, les gravures, les images d'Épinal, les meubles miniatures qu'il destine à un musée d'Art populaire qu'il rêve de fonder.

En 1970, on lui confie la restauration de la collégiale de Six-Fours, un édifice du XII^e siècle, pour laquelle il s'est longtemps battu afin de préserver des constructions immobilières qui auraient défiguré le site. En remerciement, les Félibres de Provence lui décernent le titre de félibre.

L'appel du nouveau

1970, c'est l'année qui voit la réalisation de sa première tapisserie faite avec des tissus assemblés. Les oeuvres d'Antoni Clavé ont été un choc et provoqué le déclic. Ce sera pour Gilbert Louage une matière et une manière entièrement nouvelles. Mais en vérité en art comme en d'autres domaines, ce qu'on croit spontané, nouveau, n'est qu'éclosion après un long, inconscient et souterrain cheminement. Libération plus que révolution. Il avait toujours rêvé de créer des oeuvres monumentales, mais il avait dû presque y renoncer devant l'immensité de la tâche à accomplir, rendue plus titanesque par les moyens artisanaux qui étaient les siens.

En deux mois, il réalise *Quand ce n'est pas à Dieu, c'est au Diable que tu parles*, une oeuvre de 350x200 ! Le pas est définitivement franchi. Suivront *Les Oiseaux*, *Masques et bergamasques*, *Barbe-Bleue*, *Don Juan*, *Soleil noir*, *Don Quichotte*... Combien grande sera sa joie quand il constatera qu'en cinq ans, il aura créé plus de tapisseries (25), qu'en vingt ans (18) ! Cinq ans aussi, où d'oeuvre en oeuvre, il va s'approprier sa nouvelle technique. Mais là où Antoni Clavé zébrait ses tapisseries de grandes traces de couture à la machine à coudre et où d'autres collaient leurs tissus y incorporant différents matériaux, Gilbert Louage utilisera son expérience pour coudre ses tissus, couvrant de larges parties de dessins à la laine et à l'aiguille qui constituent de véritables broderies.



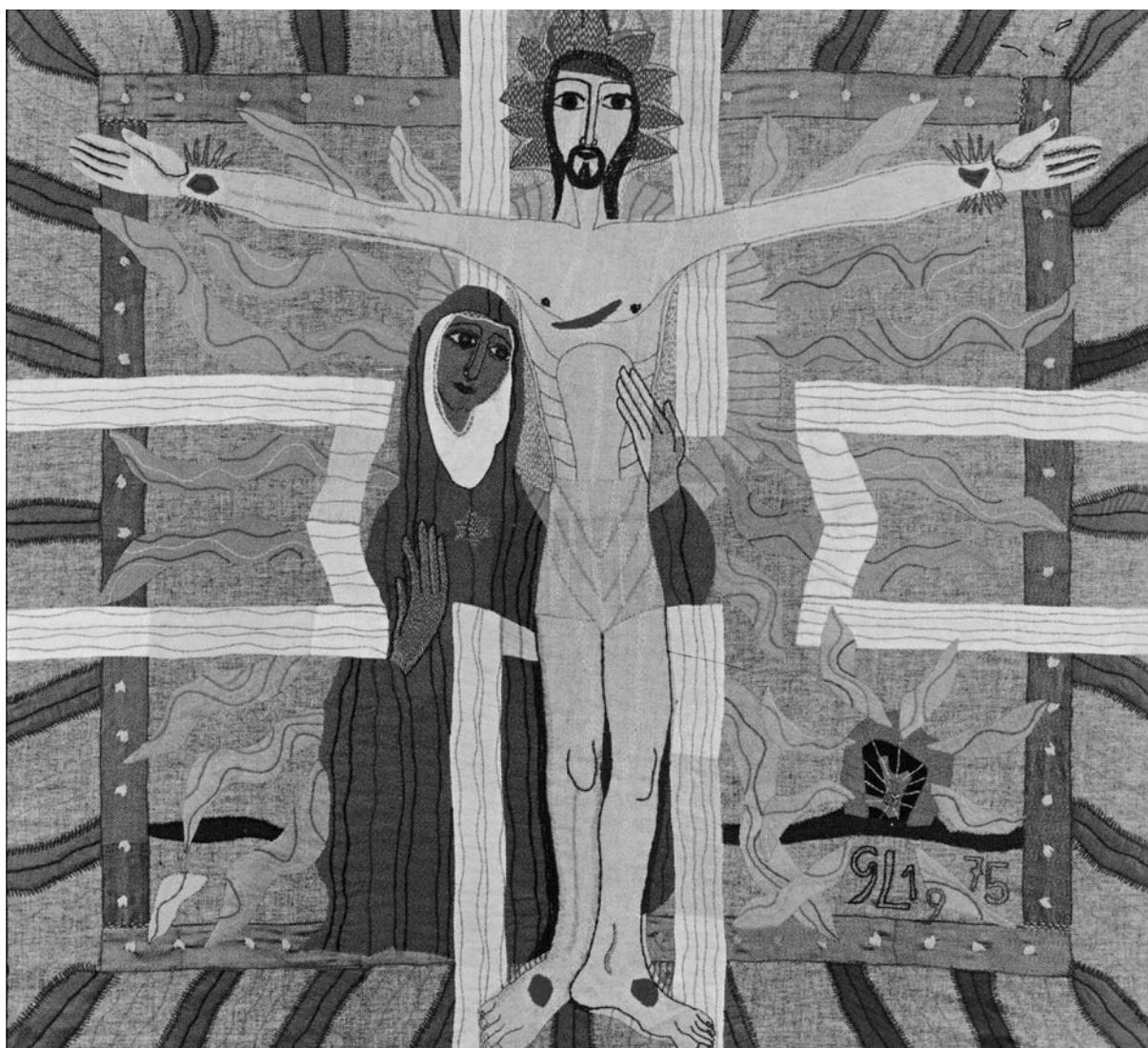
Arrabal, *L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie*, gouache, 1974

En 1973, au milieu des oeuvres plus anciennes comme *La Cafetière rouge*, *Saint-François*, *Telo Martius*, il présente ses tapisseries nouvelle manière dont *Barbe-Bleue*, *Le Chat Botté*, *Don Quichotte*, *Masques et bergamasques*, *Le jour et la nuit* qui figurent à l'exposition qu'organise la ville d'Aix-en-Provence dans les locaux de l'office du tourisme. Elles feront sensation comme le soulignera la presse. L'année suivante, tout en poursuivant ses activités théâtrales et ses illustrations pour le théâtre d'Arrabal et celui de Federico Garcia Lorca, il travaille à

ses tapisseries de tissus assemblés: *Aujourd'hui roi, demain mort*, *La rencontre*, *Gilles de Retz* ...

Pendant l'année 1975, il achève *Les Comédiens* et deux grandes Compositions.

Ce seront ses dernières oeuvres. Il meurt le 5 décembre 1975, frappé par une brutale et fulgurante maladie, la veille de la présentation au Théâtre du Rocher de *La Mère* de Maxime Gorky.



Christ en croix, assemblage de tissus, 1974

Bibliographie

- Annales de l'Institut Michel Pacha** n° 1 à 15, 1968 à 1987.
- Marius Autran** *Histoire de la philharmonique La Seynoise, GRAICHS, 1984, Images de la vie seynoise d'antan, tome 2 et 3, 1988, 1990, <http://www.site-marius-autran.com>.*
- Louis Baudoin** *Histoire générale de La Seyne-sur-Mer, 1965.*
- Nathalie Bertrand** *Tamaris entre Orient et Occident, Actes Sud, 2003.*
- Jean Coignet** *Arts de bâtir traditionnels : Connaissance et techniques de réhabilitation, Edisud, 1989.*
- Jean Coignet** *La maison ancienne : Construction, diagnostic, intervention, Eyrolles, 2003-2006.*
- Geneviève Dermenjian, Françoise Thébaud** *Quand les femmes témoignent. Histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes, Publisud, 2009.*
- Jean-Louis Fischer** «Créations et fonctions des stations maritimes françaises», www.histoire-cnrs.revues.org.
- Gaston Malherbe** *Gilbert Louage, de l'ombre à la lumière. - Editions de la Nerthe, 2004.*
- OMCA** (Office municipal de la culture et des arts), *Etraves*, n° 1 à 44, printemps 1967 à été 1978.
- Georges Ortolan** *Michel Pacha - Enfant de Sanary - Créateur de Tamaris.*
- Alex Peiré** *Bulletin de l'Académie du Var*, «Discours de réception à l'Académie du Var», 1971.
- Alex Peiré** *Bulletin de l'Académie du Var*, «L'émissaire commun», 1966.
- Dominique Sampiéri** *Quand ce n'est pas à Dieu c'est au diable que tu parles, Presses du Midi, 2005.*
- Société des amis de La Seyne ancienne et moderne**, *Le filet du pêcheur, spécial anniversaire 1949-2009, n° 111, juin 2009.*

Regards n°9
sur l'**histoire**
de **La Seyne-sur-Mer**

Association
Histoire et Patrimoine Seynois

BP 10315
83 512 La Seyne-sur-Mer
☎ 04 94 74 98 60
www.histpat-laseyne.net

Directrice de publication
Yolande Le Gallo

Comité de rédaction
**Geneviève Bauquin, Andrée Bensoussan,
Gérard Brichon, Alfred Guglielmi,
Yolande Le Gallo, Michèle Perrin,
Dominique Sampiéri.**

Infographie et impression
Imprimerie du Las
32 boulevard BauchièrreToulon
☎ 04 94 24 04 15

Prix : 6,00 €

ISSN 1637-889X